

Les gardes rouges : des rebelles sous influence

Jacques Andrieu [[Chargé de recherches au CNRS, spécialiste de la Chine contemporaine.]]

En son temps, la Révolution culturelle (1966-1969) fut très bien reçue par l'opinion publique occidentale. En France, dans la foulée des événements de Mai 68, elle bénéficia d'une caution intellectuelle prestigieuse, qui allait d'Alain Peyrefitte à Jean-Paul Sartre et Philippe Sollers, en passant par le groupe de maoïstes formés sur les bancs de l'Ecole Normale Supérieure par le philosophe Louis Althusser. La mort de Mao Tsé-toung (le 9 septembre 1975) et la réorientation radicale que, sous l'impulsion de Deng Xiaoping, le régime chinois allait connaître ont déterminé ce dernier à « renverser le verdict » qu'il avait lui-même passé sur cette période majeure de sa propre histoire et, à proclamer que la Révolution culturelle avait été un cataclysme sans précédent, qui aurait fait 100 millions de victimes sur les 700 ou 800 millions d'individus que comptait alors la Chine. La condamnation sans appel de ce qui était auparavant encensé à l'unisson est un exercice auquel les régimes communistes nous ont trop habitués pour que celle-ci ne soit pas acceptée sans un minimum de précautions. Mais, dans le cas qui nous occupe, cette condamnation permit, jusqu'à un certain point, aux langues de se délier et aux archives du Parti communiste chinois de s'entrouvrir. Dans ces conditions, il n'est plus impossible, aujourd'hui, d'ébaucher la réflexion sur cette période, sans esprit partisan, dans le seul but d'essayer de comprendre à quoi ont correspondu la mobilisation de l'ensemble de la jeunesse urbaine chinoise - une classe d'âge que décrit bien l'anglicisme de « teenagers » - et son exercice d'une violence politique étendue à tout le corps social. **Brève sociologie de la Révolution culturelle**

Quand on entreprend cette réflexion, ce qui frappe, de prime abord, c'est le caractère apparemment insensé des affrontements qui, pendant près de trois ans, désorganisèrent et ensanglantèrent tous les centres urbains du pays le plus peuplé de la planète [1]. Ils mirent aux prises, dans les lycées et les universités, mais aussi les usines et les administrations, des groupes, surgis de façon plus ou moins spontanée. Ces groupes étaient organisés de manière paramilitaire, sur le modèle de l'Armée rouge chinoise, et se réclamaient tous de la même légitimité idéologique, ce qu'il était alors convenu d'appeler la « pensée-maozedong », et s'accusant mutuellement de « trahir » cette dernière. Mais il n'est pas trop difficile de montrer que, en dernière

instance, ce qui était à l'oeuvre derrière cette apparence de chaos, c'était une force de nature sociologique. En effet, le régime mis en place par les communistes à partir de 1949 s'était édifié sur une profonde dichotomie sociale. Cette dichotomie opposait, d'un côté, les gens bien nés, c'est-à-dire, ayant une « bonne » « origine de classe » - militaires, cadres du Parti, « martyrs de la Révolution », ouvriers, « paysans pauvres et moyen-pauvres » - et, de l'autre, les « éléments noirs » - « propriétaires fonciers », « paysans riches », « contre-révolutionnaires », « mauvais éléments » et « droitiers » - et leur descendance, avec, dans l'entre-deux, l'immense marais des « éléments jaunes ». Cet étiquetage de la population, qui a été en vigueur jusqu'à la fin des années 1970, déterminait la place de tout un chacun au sein de la société, en réglementant son accès aux biens, aux services, aux privilèges et au pouvoir. Ainsi, était-ce dans les « catégories rouges », celles du haut de l'échelle, que, depuis le début des années 1950, le régime, conformément à une « directive » du « Président Mao », recrutait les éléments constituant le « peuple avancé », une condition à laquelle l'on n'accédait qu'après avoir subi une formation politique intensive. Rassemblant environ 15 % de la population, ce groupe était le principal relais des politiques du Parti unique et le pilier de sa domination sur la société [2]. Quant aux catégories du bas de l'échelle, elles étaient traitées en parias officiels de la société : a priori suspects de tiédeur à l'égard du régime, leurs membres étaient exclus de certains droits et en butte à toutes sortes de tracasseries institutionnalisées, sans parler des incessantes campagnes politiques, dont ils étaient invariablement les boucs émissaires tout désignés. Enfin, il faut savoir que, tout comme nos états d'Ancien régime, ces statuts de « classe » étaient héréditaires, mais en ligne paternelle seulement, et qu'ils étaient étayés par la « théorie » dite de la « filiation révolutionnaire », une « théorie » qui est bien résumée par un célèbre distique : « A père révolutionnaire, bon fils, A père contre-révolutionnaire, fils crapuleux ». Une structuration sociale comme celle-ci, bien que plaquée de l'extérieur, par en-haut, est clairement un hybride anthropologique entre des conceptions staliniennes bon teint et la tradition chinoise, dans laquelle la famille, ses excroissances (les lignages) et ses avatars (les groupements de type communautariste) étaient le pilier de la société, une curieuse résurgence étant donnée l'impitoyable chasse au « féodalisme » à laquelle le régime s'était livrée après 1949. Cette polarisation sociale artificielle a conduit, on l'imagine sans peine, à quantité de frustrations et de tensions. Elles allaient être la force motrice de la Révolution culturelle. Mais cette force allait agir de façon souterraine, sous le couvert d'une phraséologie « révolutionnaire » uniforme, et, pour une large part, à l'insu des acteurs principaux de ce

drame historique majeur. Dans la poussière d'organisations de Gardes rouges qui virent alors le jour, il est en effet relativement aisé de repérer une ligne de clivage très nette entre, d'une part, des groupes « rebelles » et, de l'autre, des groupes « conservateurs », pour reprendre une terminologie qui était alors à l'honneur en Chine-même. Cette terminologie est adéquate, en ce sens qu'elle rend bien compte de l'opposition fondamentale de la Révolution culturelle, entre un courant qui défendait l'ordre établi et un courant anti-bureaucratique, qui percevait celui-ci comme reposant sur l'oppression d'une partie de la population par une nouvelle classe sociale, qui se définissait par son degré de proximité et de promiscuité avec le pouvoir politique en place. Tendantiellement, par sa dénonciation des abus de pouvoir et des privilèges de caste qui donnaient son assise sociale au régime, ce second courant était clairement porteur d'une revendication humaniste, dont la seule expression possible était une philosophie des droits de l'homme de quelque sorte. Pourtant, cette revendication ne se fit pas jour, car elle fut comme occultée par un messianisme révolutionnaire duquel les « rebelles » ne surent pas s'extirper. Mais elle est indéniablement perceptible, notamment dans les dérives anarchisantes que connurent certains groupes de Gardes rouges, à la fin de la Révolution culturelle : se fixant la Commune de Paris comme modèle, l'idéal de ces groupes était un système où les fonctionnaires auraient été nommés, révoqués et contrôlés directement par leurs administrés [3]. Et, de ce point de vue, ce n'est assurément pas un hasard si les principaux animateurs du premier mouvement démocratique chinois, celui de 1978-79, furent d'anciens gardes rouges [4]. De même, si le lien n'est pas mécanique, l'analyse sociologique confirme que les gens bien nés se sont d'abord et avant tout reconnus dans les groupes de Gardes rouges « conservateurs », alors que les préférences des exclus du pouvoir, au sens large, sont plutôt allées vers les « rebelles » [5]. Pourtant, malgré la violence des affrontements entre les uns et les autres, force est de constater qu'il n'y a pas eu de division des comportements au sein de la jeunesse, car tous les groupes de Gardes rouges se reconnaissaient la même légitimité idéologique, obéissaient aux mêmes codes symboliques et que, d'un bord ou de l'autre, ils participaient d'une même révolte contre le monde des adultes, dépositaire de l'autorité, qui était dénigré par tous en des termes puisés à la démonologie communiste (« révisionnisme », « contre-révolution », « trahison », etc.). En ce sens, la véritable guerre qu'ils se livrèrent peut être comparée aux guerres de gangs des quartiers défavorisés des grandes villes nord-américaines.

La Révolution culturelle vue d'en haut Il n'est pas utile, pour notre propos, de retracer les différentes étapes de la Révolution culturelle. Disons seulement qu'elles virent tantôt les « rebelles », tantôt les « conservateurs » occuper le devant de la scène, suivant un enchaînement semblant échapper à toute espèce de rationalité. Sans entrer dans le détail, un premier niveau d'explication réside dans le statut quasi-divin qui était alors conféré à la « pensée » de Mao Tsé-toung, en sorte que les adversaires comme les partisans de la Révolution culturelle se couvraient pareillement de son autorité. Dans ce contexte d'une parole confisquée, où, à supposer qu'il y eût des candidats, aucune opposition ne pouvait s'afficher comme telle, les manipulations des uns appelèrent tout naturellement les contre-manipulations des autres, avant que, aux tentatives de récupération des uns et des autres, ne répondent les débordements incontrôlés d'une « base » excédée par tous ces atermoiements. Mais le principal fil conducteur pour ne pas se perdre dans le dédale des événements de la Révolution culturelle reste les épuisants revirements de Mao lui-même, avant sa répudiation finale d'une théorie de la justification par la foi à laquelle il avait auparavant souscrit. En effet, transmises sous forme d'oracles, ses interventions volontairement sibyllines ont plus d'une fois permis de départager les combattants sur le terrain, en donnant l'avantage tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux camps en présence, en fonction d'un jeu politique et factionnel dont il était le seul maître et qui n'avait qu'un très lointain rapport avec leurs aspirations et leurs préoccupations respectives. Quand, pendant l'été et l'automne 1968, vint cette répudiation et qu'il ne fut plus possible d'interpréter l'ultime pirouette de Mao comme une nouvelle manoeuvre pour débusquer et démasquer un adversaire, les Gardes rouges « rebelles » avaient quelque raison de penser qu'ils avaient été floués et, de fait, il semblerait que certains survivants de la tuerie terminale de la Révolution culturelle eurent cette audace. C'est qu'ils ne s'étaient lancés dans cette aventure que pour répondre à l'appel de Mao, qui leur avait promis un « monde nouveau » s'ils se conformaient aux préceptes de sa « pensée », très sérieusement qualifiée [6] de « bombe atomique spirituelle ». Mieux, Mao s'était personnellement entremis pour les exhorter à se jeter dans ces luttes fratricides. Il l'avait fait à plusieurs reprises, au cours d'actions très spectaculaires. La première, date du 1er juin 1966, quand il avait sacré de « premier coup de canon de la Révolution culturelle » le journal mural à grands caractères (dazibao) de Nie Yuanzi, professeur de philosophie à l'Université de Pékin, dans lequel celle-ci attaquait, dans des termes d'une violence inouïe, le recteur dont elle dépendait [7]. Puis, le 5 août, Mao placardait son propre dazibao (à l'intérieur de l'enceinte de Zhongnanhai, le Kremlin chinois, où, tout comme Liu Shaoqi et

d'autres hauts dignitaires du régime, il résidait...), où il lançait cet appel à l'insurrection qui allait faire le tour de la planète : « Bombardez les quartiers généraux ! ». Enfin, le 18 août, au cours de la première des huit grandes processions de « petits généraux » qui, jusqu'au 25 novembre, allaient être passées en revue par lui, sur la Place Tian'anmen, il acceptait, avec un sens consommé de la publicité, d'enfiler en personne le brassard de « Garde rouge ». Ces pèlerinages, au cours desquels plus de 13 millions de jeunes, lycéens et étudiants de tout le pays, défilèrent, au pas cadencé, devant leur idole, qui les contemplait avec un visage impassible, tel un empereur de bronze, du haut de la Porte de la Paix Céleste (traduction de Tian'anmen...), posent un épineux problème. C'est celui de la spontanéité de ces manifestations d'hystérie collective et, par delà, des principaux tournants de la Révolution culturelle. Certes, tous ces jeunes étaient arrivés à Pékin par des trains qu'ils avaient littéralement pris d'assaut, dans une liesse indescriptible. Mais, dans le même temps, la société des chemins de fer avait reçu la consigne de les laisser voyager gratuitement... De même, à Pékin, l'immense problème d'intendance que posaient ces millions de Gardes rouges provinciaux qu'il fallait loger et nourrir pendant plusieurs jours fut résolu grâce au concours bénévole de l'armée et des forces de la sécurité (la GAJ, l'équivalent chinois du KGB), dont les appareils furent les seuls qui échappèrent à la destruction, une directive centrale ayant, dès le début, interdit qu'ils fissent l'objet d'attaques [8]. Ce rôle d'encadrement, plus ou moins discret, tenu par l'armée et la sécurité est une caractéristique qui se maintint tout au long de la Révolution culturelle. Ainsi était-il courant que l'armée assurât l'impression des innombrables publications des Gardes rouges et, quant à la sécurité, elle leur ouvrit plus d'une fois ses fichiers, leur fournissant de la sorte les matériaux qui, ensuite, allaient alimenter leurs « critiques » contre telle ou telle personnalité, locale ou nationale, qu'ils soupçonnaient de « révisionnisme ». Dans ces conditions, organisés militairement, avec un système de grades qui singeait celui de l'armée, s'étant voués à des exercices de dévotion puérils, les groupuscules de Gardes rouges apparaissent avoir joui d'une marge de manoeuvre singulièrement plus réduite que ce qu'il est communément admis. Et quand, d'aventure, l'un ou l'autre d'entre eux devenait par trop incontrôlable, l'armée, la vraie, disposait d'autres moyens de pression, sans appel, à défaut d'être très persuasifs... De même, les événements marquants de la Révolution culturelle, du moins ceux qui, dans sa phase de lancement, en firent un phénomène irréversible, doivent bien peu à des initiatives de la « base ». Par exemple, il est à peu près établi, aujourd'hui, que le fameux dazibao de Nie Yuanzi, qui avait été affiché le 25 mai 1966, à l'Université de Pékin, répondait en fait à une commande de Jiang Qing, qui était

l'épouse en titre de Mao [9]. Un autre épisode célèbre de la Révolution culturelle est celui de l'envoi, puis du retrait des « groupes de travail » dans les lycées et les universités. Ces groupes faisaient partie de l'arsenal traditionnel des « mobilisations » et autres « rectifications » périodiquement déclenchées par le régime. En l'occurrence, leur mise en place, à la mi-juin 1966, était une décision du Bureau politique, même si, ultérieurement, Liu Shaoqi allait devoir en porter seul la responsabilité. Sur le terrain, ils eurent un rôle incontestablement modérateur et, en coordination avec les Comités de Parti des établissements d'enseignement où ils avaient été dépêchés, ils essayèrent d'enrayer et de canaliser vers des sentiers battus la progression d'une chasse aux sorcières qui avait alors pris l'ensemble du corps enseignant pour cible. Les témoignages ultérieurs montrent que les étudiants perçurent unanimement l'intervention des « groupes de travail » comme une action répressive et qu'elle les mécontenta au plus au point [10]. Pourtant, ce ne sont pas leurs protestations qui sont à l'origine du retrait de ces groupes, mais, à nouveau, une initiative de la faction maoïste du PCC. Plus précisément, le 22 juillet, de retour à Pékin après sa légendaire traversée à la nage du Yangzijiang, Mao proclamait : « Les groupes de travail font obstacle à la Révolution » [11]. Ce même jour, Kang Sheng, le grand patron de la sécurité, déclarait, au cours d'un meeting qui se tenait à l'Université de Pékin : « Le Président Mao ne vous a jamais envoyé de groupes de travail » [12]. En conséquence, le 29 juillet, Mao réunissait une dizaine de milliers de lycéens et d'étudiants de la capitale, auxquels il faisait annoncer la dissolution de ces groupes. Au cours du même meeting, où Mao se montrait brièvement, Liu Shaoqi et Deng Xiaoping durent reconnaître qu'ils étaient à l'origine de leur envoi [13]. Le dernier obstacle à la Révolution culturelle avait disparu. Aussi, répondant, là aussi, à un souhait explicitement formulé par Mao, les premières organisations de Gardes rouges faisaient-elles leur apparition à Pékin [14]. Elles devaient aussitôt faire école à travers tout le pays, pour la raison bien simple que, en taxant très maladroitement l'ensemble des « activistes » de mai-juin de « contre-révolutionnaires », les « groupes de travail » avaient fait d'eux des martyrs, tout disposés à des actions vengeresses. De même, nous avons vu comment, à partir de la mi-août 1966, des millions de lycéens et étudiants de la province affluèrent à Pékin où, convenablement enrégimentés, ils communiaient, dans une ferveur inouïe, sous les deux espèces sacrées de la personne et de la « pensée » de Mao, puis repartaient chez eux, gonflés d'un juvénile enthousiasme et bien résolus à y « renverser les autorités engagés sur la voie capitaliste ». Mais, dans le même temps, il y eut un autre mouvement, de la capitale vers la province, celui dit des « groupes de

prise de contact ». Beaucoup plus discret - n'y prirent part que, tout au plus, quelques milliers de Gardes rouges de Pékin -, ce mouvement eut pourtant des effets bien plus profonds. En effet, spécialement mandatés par le Groupe central de la Révolution culturelle - un organisme où n'étaient admis à siéger que les membres de l'oligarchie qui avaient été cooptés par Mao et son entourage, bénéficiant de l'appui logistique du Département politique de l'armée, ces groupes, qui étaient constitués de jeunes gens clairement rompus à toutes les techniques de « l'activisme » communiste, allèrent porter la bonne parole maoïste aux quatre coins du pays. Mais ils firent davantage que simplement jeter de l'huile sur un feu qui n'aurait demandé qu'à prendre. Car, en même temps qu'ils donnaient des événements qui s'étaient déroulés à Pékin une interprétation conforme aux intentions des dirigeants qui en avaient été les instigateurs, ils dispensèrent, aux lycéens et aux étudiants tentés par l'aventure que leur proposait Mao, une formation politique sur le tas, qui leur permit de prendre conscience de leur force et de se constituer en groupes paramilitaires capables de « mobiliser les masses » et, donc, de représenter une menace sérieuse pour les autorités en place. Mao n'en demandait pas davantage, en tout cas, dans cette phase initiale de la Révolution culturelle.

La Révolution culturelle vue d'en bas Mais les Gardes rouges, ces fidèles de l'école de la cause maoïste, que diable allèrent-ils faire dans cette galère ? Disons-le tout net, ils furent les dindons d'une farce cruelle, dont ils avaient commencé par être les acteurs principaux. Car acteurs, ils le furent - et à part entière. Certes, nous l'avons vu, la Révolution culturelle a été voulue, planifiée, montée en chacune de ses phases de lancement et, en définitive, rendue possible par Mao et la faction de l'oligarchie qui le soutenait, avec, en coulisses, l'appui décisif de la Sécurité, le KGB chinois, et d'une fraction importante de l'armée. Mais, à l'inverse, la Révolution culturelle ne peut en aucune manière être considérée comme une de ces manifestations de commande dont les régimes communistes se sont faits d'incomparables spécialistes. Par exemple, pour ce qui est de la Chine, elle ne peut être mise sur le même plan que ces réunions « d'études politiques », tenues dans chaque bourgade, chaque atelier d'usine, chaque bureau de l'administration, chaque lycée et chaque faculté, auxquelles, jusqu'au début des années 1980, le citoyen ordinaire pouvait difficilement couper et où la seule parole ayant droit de cité, c'était l'expression d'un accord plein et entier avec l'éditorial du jour du Quotidien du peuple ou avec la « directive » de l'heure du Bureau politique, cette expression faisant elle-même l'objet d'une notation très précise sur une échelle de la « conscience politique », en fonction

de la qualité de la prestation, des mouvements de manche et des trémolos dans la voix. Non, de par sa nature d'entreprise qui paralysa le Parti et, par conséquent, de par ses enjeux, la Révolution culturelle n'a rien de commun avec ces mascarades. Ce qui veut dire qu'elle détermina des engagements qui étaient à la fois actifs et volontaires, que ce soit du côté des « rebelles » ou de celui de leurs adversaires « conservateurs ». Cela peut sembler contradictoire avec la dimension, qu'elle a par ailleurs revêtue, d'événement suscité et entretenu par le sommet de l'appareil. Mais, après tout, l'histoire du 20ème siècle abonde de situations semblables, la plus tristement célèbre étant peut-être l'Allemagne hitlérienne : car il est indéniable que, dans un contexte indiciblement coercitif, le peuple allemand dans son ensemble a soutenu le Führer. Et, si l'on en doutait, le fait que les derniers défenseurs de Berlin se soient trouvés être les adolescents de la Hitlerjugend - un mouvement avec lequel celui des Gardes rouges présente plus d'une analogie - serait une preuve a contrario très embarrassante... Mais alors, quels ont été les mobiles qui ont guidé l'engagement des Gardes rouges ? Là non plus, aucune réponse simple et nette n'est possible. Tout d'abord, malgré son apparente évidence, l'idiotisme de Hong weibin - « Garde rouge » - souffre d'une tare originelle : il est en effet un titre de gloire dont se sont parés les deux camps qui ont conduit le pays au bord d'une guerre civile généralisée. Mais, même à l'intérieur d'un camp donné, on s'est engagé dans la croisade maoïste pour des raisons qui pouvaient être sensiblement différentes suivant que l'on était ouvrier ou étudiant, par exemple. Dans le monde « réel », celui du travail, il est assez facile de démêler le moteur des affrontements. On l'a vu, la société « socialiste » s'est bâtie sur l'antagonisme, artificiellement maintenu par le Parti, entre deux couches de la population, d'un côté ceux qui avaient part à l'exercice de la « dictature du prolétariat », que ce soient les cadres - les « petits chefs » de notre Mai 68 - ou leurs clients « activistes » - les ouvriers qui, contre des avantages parfois substantiels, parfois dérisoires, avaient accepté d'être et la caution idéologique du Parti et la docile courroie de transmission de ses politiques -, de l'autre, tous ceux qui avaient été exclus de cet exercice ou qui, pire, avaient eu la malchance d'être classés parmi les éléments « politiquement arriérés », devant donc être « combattus » et « rééduqués » par les premiers [15]. Pour cette raison, la Révolution culturelle à l'usine s'analyse sans peine comme une explosion sociale somme toute assez banale. Opprimés, brimés, exploités, les ouvriers ordinaires se saisirent de l'occasion qui se présentait à eux et ils se soulevèrent, massivement, contre leurs oppresseurs, les cadres, mais, plus encore, peut-être, contre les « activistes » qui, fort du statut de « représentants du peuple » dont ils étaient investis par les autorités

communistes, s'exprimaient en leur nom et qui ne rataient pas une occasion d'« exiger » le relèvement des quotas de production, sans contrepartie salariale, il va sans dire, ou de désigner les mécontents et les tièdes devant être pris à partie pendant les séances de « lutte », par exemple, lors des innombrables campagnes productivistes ou idéologiques lancées par le régime. Devenus l'objet de la vindicte populaire, les cadres réagirent alors en mobilisant le ban et l'arrière-ban de leurs « laquais », selon un vocable très en vogue à l'époque, et ces derniers se posèrent en rempart d'un ordre social avec lequel ils s'étaient très sérieusement compromis. En somme, rien que de très classique... Chez les lycéens et les étudiants, le facteur sociologique - en gros, le fait d'être bien ou mal nés - joua aussi un rôle décisif. Mais, à la différence de ce qui s'est passé dans les usines, ce facteur n'a pris le caractère de cause immédiate du mouvement qu'après une période de décantation initiale, durant laquelle il a conjugué ses effets avec d'autres facteurs, le facteur ludique et le facteur anti-autoritaire, qui, bien que plus diffus, n'en furent pas moins d'abord prépondérants, puisque ce n'est pas par des combats fratricides que, chez eux, la Révolution culturelle commença. En outre, cette période ne fut pas seulement celle de la gestation de la polarisation sociale qui allait se faire jour à partir de l'automne 1966. En effet, ce n'est qu'à l'issue de cette phase de lancement de la Révolution culturelle que l'agitation s'étendit aux usines, et ce sont les lycéens et les étudiants, justement, qui allèrent en répandre les ferments, suivant une démarche assez similaire à celle du Mai 68 français [16]. Par ailleurs, cette phase initiale possède des caractéristiques propres, irréductibles à celles des suivantes, qui imposa à ces dernières un tempo et des codes symboliques qui enfermèrent le mouvement dans un inextricable cercle vicieux : le fait que, jusqu'au bout, Mao resta révérend de tous et fut l'unique référentiel où les différents protagonistes inscrivaient leurs actions, par l'effet d'une sorte de fascination qui les empêcha d'inventer, ou de réinventer un système de valeurs en mesure d'exprimer le sens de leurs combats. C'est dans cette fascination que se trouve, en fait, le ressort principal de l'engagement de la jeunesse estudiantine, du moins, au début. Mao était certes la figure obligée d'un culte, très semblable à celui dont Staline, par exemple, s'était entouré en Union Soviétique, et la simple profanation de son nom, même en rêve, pouvait valoir à son auteur de très graves ennuis avec les organes de la « dictature du prolétariat ». Mais, en même temps, en 1966, il jouissait d'une authentique popularité, qui faisait de lui le maître à penser de l'ensemble de la jeunesse. Davantage qu'un maître à penser, c'était son maître spirituel, son idole, son gourou, comme le montrent, à l'envi, les transes collectives auxquelles, pendant la Révolution culturelle, la simple récitation de ses « Citations » pouvait

donner lieu. Il y a là les éléments d'une curieuse convergence. Souvenons-nous tout de même que, pendant des siècles, le christianisme en Europe a correspondu à la fois à une foi authentique et à une inquisition qui se livrait à une impitoyable chasse aux hérétiques... Mais l'analogie s'arrête là. Car, pour le reste, le phénomène des Gardes rouges, du moins pour ce qui concerne les lycéens et les étudiants, s'apparenterait plutôt à celui des sectes, tel que le connaît l'Occident depuis deux ou trois décennies. Comme dans les sectes, la liturgie des Gardes rouges était organisée autour d'un certain nombre d'articles de foi faisant appel à des notions dont la charge émotionnelle était très forte, mais dont aucune définition n'avait été donnée et qui, par conséquent, étaient vides de sens. « Nouvelle bourgeoisie », « Voie capitaliste » et bien d'autres locutions de la même veine pseudo-marxiste furent les thèmes mobilisateurs de la Révolution culturelle et, tous, ils furent sanctifiés par ce seul fait que c'est Mao en personne qui les avait mis en circulation. Mais que pouvait bien signifier, par exemple, l'expression de « capitalistes rouges », dans un pays où toute forme de propriété privée des moyens de production avait été de longue date abolie ? Nul ne s'est jamais soucié de l'expliquer, ni du côté des manipulateurs, ni de celui des manipulés. Sans doute que cela n'était pas nécessaire, ni pour les uns, ni pour les autres, puisque c'est autour d'expressions aussi vagues que celle-ci que les Gardes rouges communiquèrent et qu'ils s'entre-tuèrent gaillardement... S'il en alla ainsi, c'est bien entendu parce que, pour ce qui est des manipulés, ces formules creuses renvoyaient à un vécu social - le facteur sociologique que nous avons évoqué -, mais sur un mode implicite, inavoué, sinon franchement inconscient. Dans la Chine de 1966, les sujets de mécontentement ne manquaient pas : privilèges et abus de toutes sortes des uns, misère et oppression des autres, dans une société où, clairement, certains étaient beaucoup plus « égaux » que la grande majorité. Mais le Parti avait supprimé tout espace, même intérieur, où ce mécontentement pût s'épancher. Il y avait longtemps que les intellectuels avaient été mis au pas et les opposants, véritables ou potentiels, avaient disparu, emportés par les vagues de terreur successives des premières années du régime. Quant à la population, elle était prise dans un implacable étau. Elle avait été dépossédée de sa mémoire, au nom d'une téléologie simpliste, qui posait que, « avant la Révolution », les forces du Mal, dépeintes dans des termes empruntés au vocabulaire stalino-marxiste, triomphaient impudemment et que, après celle-ci, elles avaient été terrassées par les archanges communistes, qui avaient ainsi ouvert toutes grandes les portes de l'Avenir radieux. La population avait aussi été arrachée à sa culture et à ses traditions, malgré quelques timides résurgences apparues à la faveur de la détente qui, dans les années 1960, avait

suivi les horreurs du Grand bond en avant. Déracinée, elle était en outre soumise à un matraquage incessant, dans ses lieux de travail, dans ses quartiers d'habitation, dans ses loisirs, afin de forcer et de renouveler constamment son adhésion aux objectifs du régime. On ne saurait trop insister sur les effets dévastateurs de ce décervelage systématique, surtout sur la jeunesse. Les Chinois avaient été privés de tous repères extérieurs à la vision manichéenne de l'Histoire de l'humanité - et de la Chine en particulier - que leur avait imposée le PCC. Ils ne pouvaient plus se servir des outils conceptuels provenant de la tradition politique et philosophique chinoise, le confucianisme par exemple, parce qu'elle était indistinctement disqualifiée car « féodale ». Ils ne pouvaient pas non plus recourir aux diverses traditions occidentales, à l'exception du marxisme, parce qu'elles étaient d'essence « bourgeoise » et que, de toutes façons, la Chine s'était murée dans un splendide isolement, qui les rendait bien lointaines et inaccessibles. Ne restaient plus que les abstruses catégories d'un « matérialisme dialectique » et d'un « matérialisme historique » revisités par Mao. Seul support de la pensée, ces catégories - révolution, contre-révolution, lutte des classes, etc. - étaient toutes orientées vers la parousie communiste et elles supposaient donc un consentement tacite à celle-ci. Dans ces conditions, bien rares furent ceux qui surent garder leur indépendance d'esprit et qui, tout en se soumettant extérieurement - il eût fallu être bien fou pour ne pas le faire -, continuèrent de n'en penser pas moins, comme le montre, a contrario, la désespérante pauvreté intellectuelle des publications dont les Gardes rouges, libérés de toute contrainte, allaient inonder le pays [17]. D'ailleurs, la pensée ne vaut que si elle trouve à s'exprimer et, à cet égard, le PCC avait mis au point un système élaboré de dépistage des éventuels récalcitrants ou hésitants, qui, sitôt repérés, étaient ramenés dans le droit chemin, par des techniques de persuasion coercitive très efficaces. Les témoignages disponibles tendraient à montrer que même ces parias officiels du régime qu'étaient les kyrielles d'enfants nés avec de « mauvaises origines familiales » et victimes, par conséquent, de discriminations institutionnalisées, vivaient moins leur triste sort comme une profonde injustice, que comme une tare, un péché originel qu'ils s'efforçaient de racheter en donnant aux autorités des gages d'une loyauté sans faille, il va sans dire, le plus souvent en pure perte. En fait, les seuls qui parvenaient à conserver un semblant de quant-à-soi mental, ce sont les intellectuels, une espèce menacée d'extinction depuis la grande répression du mouvement anti-droitier, en 1957, après celui des Cent fleurs. A cet égard, le conformisme inouï des Gardes rouges estudiantins apparaît bien dans le fait que leur toute première cible fut, précisément, les intellectuels en tant que tels,

sur lesquels ils s'acharnèrent avec beaucoup de cruauté. Ainsi, en août 1966, le grand écrivain Lao She, qui, après 1949, s'était pourtant rallié au nouveau régime, comme tant d'autres, était-il publiquement humilié et torturé par eux, puis, suivant la version officielle, acculé au « suicide » [18]. Rien que dans le corps professoral de Pékin, il y eut, pendant l'été 1966, plus de deux cents « suicides » commis dans des circonstances analogues... Après les intellectuels, ces éternels suspects, aux yeux du régime, ce sont aux rares vestiges du passé ou à ses modestes résurgences que les Gardes rouges s'en prirent, toujours durant ce même été 1966, avec une rage destructrice inégalée par les iconoclastes communistes, même pendant les années 1950. En fait, il apparaît que, bien loin d'être des dissidents ou des opposants en herbe, ce sont contre les marges floues du régime, qui marquaient les limites de son emprise totalitaire sur la société, que les Gardes rouges commencèrent de se mobiliser, afin d'étendre cette emprise, en aucune manière pour la réduire ou essayer de la battre en brèche. Autrement dit, ce qui les habitait, ce n'était pas le doute, même embryonnaire, mais un fanatisme qui leur rendait intolérable les compromis sans portée pratique que, en 1966, le régime était de plus en plus disposé à passer avec une société qu'il dominait entièrement. C'est là un point fondamental, qui permet d'élever au rang de cause première de la Révolution culturelle des traits qui, sous toutes les latitudes, sont ceux de l'adolescence, par exemple, l'intransigeance, l'idéalisme, l'illusion et, surtout, l'inexpérience. Les Gardes rouges avaient grandi dans le creuset de l'Homme nouveau socialiste, bercés par les grands principes communistes, que martelait un appareil de propagande qui avait confisqué la parole et qu'aucun autre discours, par conséquent, n'était en mesure de contrebalancer ou de relativiser. Pour ne donner qu'un exemple, le régime professait un athéisme rigide et les religions étaient uniformément traitées comme un fatras de vieilles « superstitions », dont l'engloutissement par la marche de l'humanité vers le Progrès était annoncée sur tous les tons et qui n'étaient tolérées - quand elles l'étaient ! - que comme une concession très condescendante à « l'arriération des masses ». La famille n'était guère mieux lotie. En tant que lieu de reproduction et de transmission des valeurs, elle était placée sous haute surveillance et menacée dans ses attributions les plus traditionnelles, le summum ayant été atteint pendant le Grand bond en avant, quand, dans les campagnes, les enfants avaient été séparés des parents, qui étaient eux-mêmes regroupés par sexe, suivant le modèle imaginé par Aldous Huxley. Mais même en période ordinaire, la prise en charge des enfants et des jeunes par des structures directement affiliées au Parti, comme les Pionniers ou la Ligue de la jeunesse, l'endoctrinement de tous les instants dont ils faisaient l'objet, les examens de conscience incessants

auxquels ils devaient se soumettre, tout cela constituait des empiétements caractérisés sur les prérogatives de la famille. D'ailleurs, le côté très boy-scout des Gardes rouges plonge de manière évidente ses racines dans leur passage par le moule des organisations de la jeunesse du Parti. Privés de points de repère extérieurs à ceux qui leur avaient été inculqués par ce dernier, les jeunes Chinois ne disposaient en outre que de très peu de moyens de se faire une idée par eux-mêmes de la société dans laquelle ils vivaient, à cause des cloisonnements multiples qui la traversaient. Prenons les campagnes. Certes, les paysans savaient à quoi s'en tenir, ne serait-ce qu'intuitivement. Ainsi savaient-ils qu'ils préféreraient un lopin privé, même réduit à la taille d'un mouchoir de poche, à pas de lopin du tout. Mais les paysans n'avaient pas d'état d'âme, comme on dit, et, surtout, ils formaient un univers trop morcelé pour pouvoir se faire entendre, compte tenu du contexte totalitaire. Dans ces conditions, il n'y avait rien qui pût tempérer les idéaux collectivistes que toute son éducation avait contribué à imprimer dans le cœur de la jeunesse urbaine [19]. Car, pour le reste, qui, parmi les jeunes, mais aussi les moins jeunes, aurait eu le front de ne pas se sentir interpellé par le slogan de « Servir le peuple » et par bien d'autres, de la même veine et tout aussi aguichants ? Le dessein collectif des Gardes rouges, du moins au début, est à présent tout à fait clair : ils avaient pris au sérieux - celui dont on est capable à leur âge seulement - la catéchèse qu'on leur avait enseignée et ils tentèrent, tout de bon, de la faire passer dans les actes. La religion n'est qu'un ramassis d'âneries héritées du passé « féodal » ? Haro sur la religion ! Les intellectuels sont d'indécrottables sceptiques ? Haro sur les intellectuels ! En d'autres termes, prenant leurs aînés communistes au mot, ils s'efforcèrent de faire cadrer la lettre du slogan avec la réalité de son application, dans un élan de purification « révolutionnaire » qui, assez étrangement, apparaît très semblable aux « purifications ethniques » caractéristiques des années 1990. Car les préoccupations de « sang » ont tenu une place considérable dans la phraséologie des Gardes rouges : les « réactionnaires », les « capitalistes rouges » ou les « capitalistes blancs » (ceux d'avant 1949) avaient un « sang noir », à la différence du « sang rouge » qui coulait dans les veines des ouvriers et autres « classes » élues. Et ces distinctions, qui peuvent sembler puériles, ont eu une valeur opératoire, en ce sens qu'elles ont fait couler le sang, le vrai, et qu'elles ont creusé, dans la population, des fossés aussi infranchissables que, mettons, ceux séparant les Hutus des Tutsis au printemps 1994. Là aussi, les Gardes rouges, « rebelles » y compris, ne faisaient que prendre le bréviaire communiste au pied de la lettre, en l'occurrence, la fameuse et fumeuse « théorie de la filiation révolutionnaire », à nouveau... Mais

sans occasion, pas de larron. C'est à ce niveau-là que se situe l'intervention de Mao : son rôle a consisté à frayer et aplanir la voie au soulèvement des Gardes rouges, puis à les y pousser, en mettant son immense autorité dans la balance, suivant les modalités que nous avons vues. Etant donné l'état d'esprit bardé d'idéalisme naïf et sans recul qui prévalait dans la jeunesse scolarisée, ce seul fait était une raison suffisante pour la convaincre de le suivre aveuglément et avec une confiance totale. Car Mao trônait au sommet de l'Olympe de ce Meilleur des Mondes à la construction duquel le Parti communiste, lui avait-on seriné depuis la maternelle, s'était attelé après sa prise du pouvoir, en 1949 : il était, pour elle, le fondateur et le chef d'un régime dont on l'avait persuadée qu'il accomplissait les fins dernières de l'Histoire et qu'il représentait l'avenir de l'humanité toute entière. Mais, pour lancer sa croisade des enfants à l'assaut, non pas du Ciel, mais des pouvoirs en place, Mao, les nobles idéaux mis à part, joua également sur des motivations beaucoup plus mondaines et prosaïques. Que l'on considère la citation suivante : « Pendant les examens, on doit laisser les candidats se souffler et même, se substituer à leurs camarades. Ce faisant, ils ne font rien d'autre que copier. Mettons que je sèche et que toi, tu écrives la bonne réponse. Si je copie sur toi, j'aurais au moins la possibilité d'apprendre quelque chose. On peut mettre ce système à l'essai. On doit mettre un peu de vie dans nos écoles, ne pas trop nous fossiliser. Si le professeur devient rasant, permettons aux élèves de piquer un somme. Si le cours n'est pas bon, à quoi bon obliger l'élève à rester attentif ? Plutôt que de garder les yeux ouverts et d'assimiler des choses insipides, il vaut mieux encore dormir, car, au moins, refera-t-on ses forces cérébrales. Pendant les cours, on peut se dispenser d'écouter, se dissiper et laisser ses méninges se reposer un peu » [20]. Ce propos a été très sérieusement tenu par Mao, le 13 février 1964, au cours d'une réunion des instances dirigeantes consacrée aux problèmes de l'éducation. Il ne laisse pas de surprendre. Les biographes de Mao y reconnaissent sans peine l'expression d'un anti-intellectualisme qui renvoie directement à ses propres années de collège (Mao n'est pas allé au-delà). Le problème, cependant, c'est que Mao ne s'exprimait pas là à titre privé, mais en sa capacité de président du Parti, dont la « pensée » n'allait pas tarder [21] à être sacrée « longue vue et microscope de la cause révolutionnaire ». D'ailleurs, indice de son caractère impératif, le texte dont est extraite la citation ci-dessus allait être désigné, pendant la Révolution culturelle, sous le nom de « Directive sur l'éducation de la Fête du Printemps ». On peut se figurer sans peine l'effet que devait produire cet éloge de la paresse sur l'esprit de potaches de 16-17 ans... Encore fallait-il qu'ils en eussent connaissance. Mais, à cet égard, il semble bien que Mao n'ait

rien laissé au hasard. Le 10 novembre 1965, premier volet de sa vengeance de l'affront qu'il avait subi en 1961-62, lors d'une frileuse fronde intellectuelle dont il avait fait les frais, paraissait l'article du plumentif aux ordres de son épouse, Yao Wenyan, où celui-ci « critiquait » la pièce Hai Rui démis de ses fonctions [22]. Or, ce n'est que fin 1965 que cet éloge de la paresse leur fut soumis, dans le cadre des cours de « politique » qui étaient alors partie intégrante de leur cursus [23]. Il va de soi que ce texte fort embarrassant et pour les autorités pédagogiques et pour les autorités du Parti fut promptement mis sous le boisseau et qu'il resta sans traduction concrète, du moins pour l'immédiat lendemain. Car il ne pouvait manquer de laisser une marque indélébile sur les jeunes gens à qui il avait été communiqué : dans cette « directive » transmise par un canal très officiel, le Père en personne leur avait intimé l'ordre inouï de cesser de se soumettre à la discipline scolaire, c'est-à-dire, de se révolter contre la Loi qu'il cautionnait de son Nom. Toute la Révolution culturelle et son ambivalence fondamentale tiennent dans cet acte de subversion initial. En effet, six, sept mois plus tard, en mai-juin 1966, quand la jeunesse scolarisée fit brusquement irruption sur la scène de la Révolution culturelle, sa première action d'éclat, ce fut, dans un passage à l'acte caractérisé, pour faire ce que Mao lui avait suggéré dans sa « Directive de la Fête du Printemps ». Nommément, les lycéens et les étudiants se mutinèrent contre leurs professeurs, en bloc, et ils jouèrent à renverser les rôles, en les mettant dans la position d'être les élèves de leurs élèves, avec, en prime, quelques cruautés sadiques bien naturelles. Et au bout du parcours, quand les Gardes rouges auront fait deux ou trois fois le tour du cercle tautologique où Mao les avait enfermés et que, bien que très timidement, ils commenceront de comprendre que la remise en question de la Loi du Père passait par le meurtre de celui-ci, le Grand Timonier, tel Hitler se débarrassant de ses trop remuants S.A., réaffirmerait, lui, la primauté de celle-là [24]. En réalité, bien plus que les sombres manoeuvres de Mao, au sommet de l'appareil du Parti, pour ouvrir une brèche dans la « ligne de front » de ceux qu'il percevait comme des « ennemis », et qui, en mars 1966, aboutirent à la destitution de Peng Zhen, le maire de Pékin et le premier des « dominos » qu'il faisait tomber, la diffusion, parmi les lycéens et les étudiants, de son éloge de la paresse représente le vrai geste fondateur de la Révolution culturelle, qui lui donna son cachet unique : sans elle, celle-ci n'aurait guère différé de ces violentes et absurdes crises qui secouaient périodiquement les défunts régimes communistes d'Europe de l'Est et que l'on qualifie, assez improprement, de « purges staliniennes ».

Les potaches sur la scène de l'Histoire

Il faut en effet essayer de se figurer ce qu'était l'ambiance dans un lycée chinois à la veille de la Révolution culturelle. En schématisant à peine, elle combinait les tensions et les frustrations de deux systèmes, celui d'un strict *numerus clausus*, qui encombrait les classes de cancreaux aux origines sociales impeccables (il fallait respecter les quotas...) ou intouchables du fait de la position de leurs parents (les enfants de cadres), et celui par le mérite, qui était appliqué dans un pays où ce dernier avait, depuis toujours, été un des critères de la sélection sociale (les examens impériaux) et qui était comme exacerbé par la compétition pour des places et des débouchés raréfiés par le sous-développement. En outre, dans les établissements d'enseignement, régnait une atmosphère étouffante, où les règles d'une pédagogie demeurée très archaïque se superposaient à la discipline quasi-militaire à laquelle les organisations du Parti soumettaient des jeunes gens qu'il s'agissait moins de former, que de catéchiser, pour qu'ils deviennent de fidèles servants de la « construction du socialisme ». Autant dire que ceux-ci faisaient l'objet d'une surveillance de tous les instants, qui était comme redoublée par un système de délation très efficace (il était directement inspiré des méthodes de la « Réforme de la pensée », qui avaient cours dans le Goulag...). Dans ces conditions, le contraste devait être total entre, d'un côté, la part du rêve, ce paradis sur Terre dont la Chine était censée avoir franchi le seuil en 1949, comme on le leur répétait à longueur de réunions politiques, et, de l'autre, le morne ennui d'une existence encasernée, où tout était interdit, sous-cultures de teenagers, nécessairement « décadentes », relations amoureuses, etc. Mais cela faisait partie d'un non-dit, que personne, dans la jeunesse estudiantine, n'aurait seulement osé articuler, même à mots couverts. Or voilà que Mao en personne, par son éloge de la paresse, lui désignait un exutoire, par où elle pouvait épancher ses rancœurs refoulées, ses frustrations diffuses. En outre, le dérivatif qu'il lui indiquait était facile, car copier aux examens, dormir et lire des romans pendant les cours [25], cela relève de la fantasmagorie carnavalesque qui fait partie de l'univers mental du lycéen moyen, à Paris comme à Pékin. C'est pourtant par ce carnaval, par cette pantomime, serait-on tenté de dire, que commença la révolte de la jeunesse scolarisée : sa première manifestation tangible, ce fut, début juin 1966, pour décréter que tous les règlements étaient abolis. Il s'ensuivit, à l'échelle de tout le pays, des chahuts monstres, où chacun, sur les campus comme dans les lycées, s'abandonna, pour la première fois de sa vie, aux délices d'une liberté sans entraves, tandis que les professeurs, sans distinction, se voyaient imposer l'emploi du temps spartiate qui était auparavant celui de leurs élèves, avec lever à 6 heures du matin, l'eau et l'électricité coupées à 22 heures et le pas

de course pour chacun de leurs déplacements. Et, à ce stade de la Révolution culturelle, il n'était aucunement question d'un clivage fratricide entre « rebelles » et « conservateurs »... Mais, pour en arriver à de pareils débordements, il aura fallu que les intéressés y soient engagés par toutes sortes d'incitations et d'exhortations venues du plus haut de la hiérarchie du Parti, ce qui constitue une différence de taille par rapport au Mai 68 français. Second volet de sa vengeance personnelle, Mao, le 10 mai 1966, laissait paraître, dans la presse officielle, une « critique » de la « Chronique du Village des Trois », une chronique littéraire humoristique sur la folie des grandeurs, qui, en 1961-1962, l'avait mis en cause en personne par le biais de fabliaux et d'allusions historiques sibyllines [26]. Plutôt que de critique, il faudrait dire éreintage systématique d'une gentille satire, qui avait eu l'insigne mérite de tenter d'exorciser les fantômes des 30 millions de morts du Grand bond. Car, avec le sérieux empesé de croque-mitaines, ses « auteurs » (les guillemets se passent de justification...) s'employaient à démontrer la réalité d'un complot qui aurait menacé l'Etat et - pourquoi pas ? - le « socialisme » en Chine, en isolant de leur contexte des citations qui se signalaient essentiellement par le fait qu'elles faisaient mouche, un peu à la manière de chansonniers dont le clin d'oeil désopilant aurait fait fond sur l'érudition de leur auditoire. Une nouvelle « campagne politique » était clairement en cours et, comme souvent en pareille occasion, nos futurs Gardes rouges furent invités à « s'exprimer », par voie de dazibao. Ils le firent, comme cela était également la règle, en se contentant de paraphraser, à l'infini et sans distinction de tendances, ce que tout un chacun avait pu lire dans la presse, avec un total manque d'imagination et sans cet esprit libertaire dont on n'hésitera pas à les créditer en Occident. Mais Mao, cette fois, n'avait que faire de singes savants. Ce qu'il voulait, c'était faire d'eux la piétaille de l'obscur combat qu'il avait entamé contre d'insaisissables ennemis. Aussi, le 16 mai, leur faisait-il parvenir un second signal, dans une « circulaire » qui allait être très célébrée dans l'ensemble des milieux maoïsants de la planète. Cette « circulaire » faisait le point de la situation après la destitution de Peng Zhen et on pouvait y lire : « Les représentants de la bourgeoisie, qui se sont infiltrés à l'intérieur du Parti, du gouvernement et de tous les secteurs du domaine culturel sont une bande de révisionnistes contre-révolutionnaires. A la première occasion, ils s'empareront du pouvoir et remplaceront la dictature du prolétariat par celle de la bourgeoisie. Certains ont déjà été démasqués par nous, d'autres, pas encore » [27]. Puis, à la fin mai, les instances dirigeantes décidaient une suspension des cours de six mois, dans l'ensemble des établissements d'enseignement du territoire chinois, afin de permettre aux lycéens et aux étudiants de participer pleinement à la Révolution culturelle. Avec un tel ensemble

de signaux convergents et de sollicitations insistantes, il eût fallu que ces derniers eussent l'esprit particulièrement bouché pour ne pas comprendre ce que Mao attendait d'eux et qu'ils fussent des saints pour ne pas céder aux plaisirs d'un bon défoulement collectif... En conséquence, dans un second temps, ceux qui, deux mois plus tard, allaient passer le brassard de Garde rouge commencèrent-ils par se faire la main sur leurs enseignants, en se faisant apprentis-censeurs et en mettant en oeuvre, pour leur propre compte, les méthodes d'une « critique textuelle » qui se définissait par sa mauvaise foi flagrante, puisque, sur le modèle fourni par les séides de Mao, elle reposait sur le présupposé que le présumé coupable avait « agité le drapeau rouge pour s'opposer au drapeau rouge », c'est-à-dire, que ses propos étaient nécessairement à double entente. Dans ces conditions, le plus innocent des poèmes, la plus banale des métaphores pouvait se transformer en une pièce à conviction accablante, permettant d'étayer les accusations les plus fantastiques, comme celle de « trahison », de « félonie » ou de « capitulationnisme », qu'il suffisait ensuite de faire cadrer avec les « dossiers » extrêmement fouillés que le Parti tenait sur tout un chacun. Avec le déferlement de cette « critique », la tension était clairement montée d'un cran. Pourtant, à ce stade, nos apprentis-censeurs continuaient encore d'être des singes savants. Par manque d'originalité, bien entendu : à l'échelle de tout le pays, donc à des millions d'exemplaires, ce que leurs dazibao « établissaient », c'était que les professeurs qu'ils incriminaient avaient tous appartenu à des « succursales » de ce « Village des Trois » qui venait d'être « démasqué » à Pékin. Surtout, ils n'osèrent cette indiscipline collective qu'après que les organisations du Parti dont ils dépendaient les eurent enjoins à la faire et, à cette fin, leur eurent donné accès aux « dossiers » des victimes qu'elles trouvèrent commodes de leur donner en pâture... Il y avait eu transgression, c'est indéniable, puisque l'autorité des professeurs, hier encore absolue et sans limites, avait été bafouée, sous des prétextes futiles, dont ils n'avaient pas été longs à maîtriser le mode d'emploi parfaitement inique. Un pli avait donc été pris et ils n'allaient assurément pas s'arrêter en si bon chemin. Mais, en même temps, cette transgression ne semblait pas devoir vraiment porter à conséquence, puisqu'elle résultait d'une simple délégation, à leur niveau, de la violence politique dont le Parti s'était arrogé le monopole. Pourtant, on allait très vite passer de la transgression organisée et chaperonnée à une transgression non-contrôlée, donc, à une véritable insubordination. De l'une à l'autre, la distance semble assez faible. Et de fait, indice de leur impatience, leurs dazibao manifestèrent, d'entrée, la tendance à déborder le cadre qui leur avait été fixé, en mettant en cause l'ensemble de leurs professeurs. Mais, pour la franchir vraiment, Mao allait devoir, à

nouveau, leur tenir la main... Il le faisait, début juin, en approuvant le dazibao de Nie Yuanzi et en commanditant l'ensemble d'éditoriaux du Quotidien du peuple qui a été justement qualifié de charte de la Révolution culturelle, parce qu'ils seraient la caution idéologique de tous les excès que les Gardes rouges allaient commettre. Véritable appel à la révolte contre le « vieux monde », ces articles dénonçaient les « représentants de la bourgeoisie infiltrés à l'intérieur du parti » ils mettaient en garde leurs lecteurs contre le risque d'une « restauration capitaliste » et les invitaient à se lancer dans une « lutte de classes dans les conditions de la dictature du prolétariat », contre des « démons à visage humain », qui agitaient le drapeau rouge afin de le « combattre ». Ce n'est qu'après ces éditoriaux qui avaient valeur d'oracles qu'un basculement se produisit et que les potaches commençaient de mettre en oeuvre un mouvement de désobéissance réellement autonome. Comme on dit, il n'y a que le premier pas qui coûte... Concrètement, ils étendaient leurs attaques à un encadrement, politique ou administratif, qui avait tenu le rôle de l'apprenti-sorcier, en se mettant à exercer contre lui le terrible pouvoir de « critique » dont celui-ci les avait très officiellement investis. Plus important peut-être, étant donné ce qui allait suivre, ils passaient insensiblement de l'arme de la critique - les dazibao - à la critique des armes, en se mettant à molester et à humilier tous ceux qu'ils avaient pris dans leur collimateur. Une fois détrônés de leurs positions d'autorité, ceux-ci devenaient aussitôt de pauvres pantins désarticulés, que chacun, dans le camp des « révolutionnaires », était libre de soumettre à d'affligeants outrages. Mais l'autonomie qu'ils avaient ainsi conquise, ils allaient la payer au prix fort : du statut de sujets sans droits, ils avaient déchu à celui de marionnettes de Mao. Ce qui frappe, dans cette effervescence, c'est son caractère provoqué. Car l'intervention de Mao ne permit pas seulement d'ouvrir les vannes d'un mécontentement qui n'aurait demandé qu'à s'exprimer, puis d'en canaliser le raz-de-marée dans une direction qui aurait fait son affaire. La vague d'agitation qui était en train de déferler sur le pays, bien qu'ayant des sources sociales somme toute assez classiques, il la fomenta, il la suscita, il la fit se soulever et, pour finir, il l'entretint, en continuant de faire souffler le vent de la discorde nationale. La période allant de la mi-juin à la mi-juillet fut un moment de très relative accalmie, à cause de l'entrée en scène des « groupes de travail ». Mais, en août, l'escalade de la violence reprenait, à la suite de nouvelles invites venues de la direction du Parti : le fameux dazibao de Mao, puis la « Décision en seize points » adoptée par une session d'un Comité central qui avait été retaillé sur mesures et qui se réunit sous la menace directe des fusils auxquels le Parti était censé « commander ». Après deux mois de congés pour cause de

« révolution », les potaches et les étudiants, devenus entre-temps « Gardes rouges », sortaient alors de leurs établissements et, futurs « rebelles » et futurs « conservateurs » à nouveau coude à coude, ils se répandaient dans les rues, afin de faire disparaître toutes les traces des « quatre vieilleries », suivant le gentil euphémisme par lequel Mao avait désigné « la vieille culture, les vieilles habitudes, les vieilles pensées et les vieilles coutumes » de la civilisation chinoise. Munis de listes que les commissariats de police et les services de la Sécurité leur avaient gracieusement fournies (!) et très imbus de leur mission, ils se rendaient chez les intellectuels, chez les artistes, chez les anciens bourgeois et les anciens fonctionnaires du KMT, depuis longtemps privés de toute espèce d'influence ou d' affluence, chez tous ceux qui, dans « l'ancienne société », avaient été à l'étranger ou avaient entretenu un lien avec lui, bref, chez tous les souffre-douleur du régime depuis 1949. Leurs demeures sont saccagées, eux-mêmes, sans considération pour leur âge ou leur sexe, sont roués de coups et promenés dans la ville, des heures durant, au son des gongs et des tambours, une pancarte injurieuse autour du cou et un bonnet d'âne sur la tête. De leurs « perquisitions », les Gardes rouges reviennent avec un dérisoire butin : des livres anciens, qui voisinent avec de vieilles photographies, des souvenirs personnels, plus rarement des antiquités, en un mot, tout ce qui trahit une origine occidentale ou qui peut se rattacher, d'une manière ou d'une autre, à un passé uniformément taxé de « féodal ». Comme dans l'Allemagne nazie, ils en font ensuite d'immenses autodafés. Dans des accès de zèle ridicules, ils débaptisent les rues et les magasins et les affublent de noms empruntés à l'insipide imagerie « révolutionnaire », « anti-impérialiste » et « anti-révisionniste ». Plus grave, ils entreprennent de briser les stèles anciennes et les statues bouddhistes ou taoïstes et se livrent à d'inqualifiables actes de vandalisme dans les temples et les rares églises encore ouvertes au culte, infligeant ainsi des pertes irréparables au patrimoine culturel chinois. Mais dans ces excès, comme dans tant d'autres, les Gardes rouges n'avaient fait que prendre au pied de la lettre les préceptes de Mao, en l'occurrence, l'aphorisme suivant : « Sans destruction, pas de construction ». Avant ces déprédations, ils avaient cantonné leurs actions au monde de la culture et de l'éducation, le « repaire » par excellence des intellectuels, dont Mao venait de découvrir qu'ils constituaient, « per se », une « Neuvième catégorie puante », qu'il avait vouée, comme les huit précédentes, aux gémonies communistes. En le délogeant des précaires abris où il s'était réfugié - par exemple, d'inoffensifs salons littéraires -, ils avaient stérilisé, pour de nombreuses années à venir, l'esprit de la nation. Mais, en août 1966, en même temps qu'ils s'acharnaient contre les symboles de « l'ancienne société », les Gardes

rouges devenaient également des auxiliaires bénévoles de la police politique et ils étendaient leurs attaques aux pouvoirs en place. Ils faisaient, là aussi, preuve du même mélange de docilité et de fanatisme qu'auparavant. Conformément aux instructions du Comité central qui venait de se tenir, ils ne « bombardaient » que les Comités de Parti des municipalités et des provinces, en s'appuyant sur les « dénonciations » faites par des « Gardes rouges » employés dans les bureaux et les départements dépendant de ces derniers et qui n'étaient plus forcément dans leur prime jeunesse. Ils négligeaient ainsi totalement l'échelon intermédiaire des usines, pourtant crucial, à en croire leur verbiage prolétarien. Pour qu'ils s'y intéressent vraiment, il faudra attendre le mois de novembre 1966, quand, en partie sous la pression du monde du travail, le « Centre » prenait les devants, en décidant de porter la Révolution culturelle dans les usines. Ayant reçu le feu vert, les étudiants se souciaient alors d'aller fraterniser avec leurs « maîtres ouvriers »... Dès ce moment, les violences s'étendaient aux usines, où elles prenaient la forme d'une justice populaire, qui amenait de nouveaux cortèges de meurtres, de brutalités sans nom et de ressentiments inextinguibles. Supplétifs bénévoles de la police politique, les Gardes rouges estudiantins poussèrent le zèle « révolutionnaire » jusqu'à coordonner leurs actions avec les opérations de celle-là : obéissant au « Président Mao », n'était-elle pas, comme eux, au service de la Vérité ? Cette collaboration apparaît très bien, par exemple, dans le calvaire enduré par Wang Guangmei, l'épouse de Liu Shaoqi, le 10 avril 1967. Ce jour-là, aux aurores, elle était tirée de son lit, à son domicile de Zhongnanhai, où, depuis plusieurs mois, son mari et elle-même étaient séquestrés, et conduite, par une section de la garde prétorienne de Mao, à l'université Qinghua. Elle était alors confiée à la surveillance des Gardes rouges de l'université, dont un des leaders était le célèbre Kuai Dafu, afin d'être soumise à la « lutte » (pidou) par eux [28]. A six heures du matin, elle comparaisait devant une centaine d'entre eux, qui commençaient son « interrogatoire ». Trois heures durant, elle était injuriée, publiquement humiliée et battue, un officier de la garde prétorienne intervenant chaque fois que les horions risquaient de dégénérer en hallali. Le niveau des accusations qui étaient portées contre elle apparaît bien dans cette robe de gala noire, en soie et fendue, et ces escarpins à talons hauts que, pendant l'assemblée, sept ou huit nervis lui faisaient revêtir de force : c'était la toilette qu'elle avait portée pendant sa visite officielle en Indonésie, en 1963, et la « preuve », par conséquent, de ce qu'elle avait vendu son âme à la « bourgeoisie ». Puis, à 10 heures, elle était escortée, ainsi accoutrée, devant un meeting réunissant 300. 000 personnes, pour être publiquement « jugée » par les « masses révolutionnaires ». En

même temps qu'elle, au banc des « accusés », il y avait 300 hauts dignitaires du Parti et de l'Etat, tous ligotés, parmi lesquels, le maréchal Peng Dehuai, ancien ministre de la Défense, le général Luo Ruiqing, chef d'Etat-major des forces armées, transporté dans un panier de bambou (il s'était brisé les jambes, lorsqu'il avait tenté de se « suicider » en se jetant par une fenêtre), Bo Yibo, chef de la Commission économique d'Etat, Lu Dingyi, ministre de la Culture, Peng Zhen, maire de Pékin. Pour ce qui est de la présidence de ce « tribunal » extraordinaire, elle était assurée, entre autres, par Mme Mao, Mme Lin Biao (Ye Qun) et Zhou Enlai, le Premier ministre. Wang Guangmei était ensuite ramenée à l'université Qinghua, où, dans l'après-midi et la soirée, elle devait subir deux nouvelles séances d'« interrogatoire » par les Gardes rouges. Ce n'est que tard dans la nuit que les gardes du corps de Mao la raccompagnaient à Zhongnanhai [29]. Malgré les apparences, l'année 1967 devait marquer la fin de la lune de miel entre Mao et les Gardes rouges. Ce n'était pourtant pas du fait de ces derniers, qui, jusqu'au bout, c'est-à-dire, jusqu'à l'été 1968 et même au-delà, allaient garder pour lui la même foi du charbonnier, mais parce que la confusion, le désordre et l'anarchie s'installaient à Pékin et dans les provinces et, que la démarche de Mao se faisait elle-même louvoyante, pour tenir compte de paramètres de politique politicienne qui n'avaient clairement pas leur place dans les élans purificateurs dont ils étaient animés. Plus fondamentalement, peut-être, Mao pouvait estimer qu'il avait eu gain de cause. Il avait amené Liu Shaoqi à résipiscence et lui avait imposé une cruelle pénitence [30]. Mieux, avec ce meeting de « mise en accusation » de 300 personnalités dirigeantes, le 10 avril 1967, il avait montré ce qu'il en coûtait de s'opposer à lui, ou plutôt, de ne pas lui obéir aveuglément. Quoi qu'il en soit, après l'orage « gauchiste » de l'été 1967 (« incident de Wuhan », combats de rue à Canton, siège des ambassades, etc.), qu'il avait lui-même déclenché (le 6 avril, il avait ordonné à l'armée de « soutenir la gauche »), Mao estima que la mission des Gardes rouges était parvenue à son terme et, en septembre, il lançait cet avertissement, lourd de menaces : « Ca va être au tour des petits généraux de commettre des erreurs » [31]. Ces « erreurs », il va sans dire qu'elles ne seraient pas de l'ordre de l'insubordination. La contestation des étudiants et lycéens chinois apparaît donc avoir été singulièrement orchestrée, sinon franchement manipulée, tant pour ce qui est de ses étapes décisives que pour son contenu et ses objectifs. Quant à ses formes, le moins que l'on puisse dire, c'est que les Gardes rouges ne se distinguèrent guère, là non plus, par leur originalité. Cela n'entraîne d'ailleurs pas dans leurs intentions... On connaît le rôle du mimétisme dans les manifestations collectives. Dans le cas qui nous occupe, le moule dans lequel les

Gardes rouges se coulèrent, délibérément, est celui d'une imitation des Anciens, non pas tels qu'ils avaient été, bien sûr, mais tels que la propagande les avait idéalisés. La moindre de leurs guerres microcholines devenait une « guerre du peuple », le moindre de leurs déplacements, par exemple, pour aller « prendre contact » avec les « révolutionnaires » d'autres villes, une « Longue marche », et il était accompli avec tout le décorum, tout l'apparat, très guindés, requis par une référence aussi mythique : drapeaux rouges dont les plis se déployaient au-dessus de visages exprimant une ferme résolution, vêtue copiant celle de l'Armée rouge, formation militaire, slogans scandés sur un ton montrant que l'on n'avait pas peur de la mort, bref, toute une mise en scène pompeuse calquée sur les innombrables films qui leur avaient conté l'épopée communiste, les seuls auxquels ils avaient eu accès. De même, le « romantisme révolutionnaire » de l'épisode des Jingtangshan ou du Soviet du Jiangxi ne pouvait manquer d'inspirer de nombreux émules. Quant au « Rapport d'enquête sur le mouvement paysan dans le Hunan » (février 1927), il suscita des vocations d'épigones en nombre infini : tous s'y essayèrent, à un moment ou un autre, et tous s'y cassèrent les dents - et c'est heureux... -, à cause des cadres locaux qui trouvèrent intolérables ces intrusions dans leur chasse gardée, à cause aussi des paysans eux-mêmes, qui trouvèrent commode d'opposer l'incompréhension la plus obtuse à leurs niais tentatives de prosélytisme. En d'autres termes, en jouant à la « guerre révolutionnaire », les Gardes rouges n'auront fait que jouer aux cow-boys et aux Indiens, mais façon chinoise, ce qui est bien naturel, puisqu'après tout, ils n'étaient pas Américains... Par ce mimétisme, à caractère ludique, ils exprimaient leur besoin de reconnaissance par un super-père, Mao, dans un contexte où l'autorité des pères biologiques avait été, de longue date, réduite à néant par le régime et où les autorités publiques étaient soumises au feu roulant de leurs « critiques ». C'est ce qui explique que la marge d'autonomie dont ils disposaient malgré tout dans le cadre de la manipulation globale dont ils étaient à la fois les objets et les instruments, ils l'utilisèrent à s'identifier au modèle « révolutionnaire » incarné par leurs aînés. L'ennui, cependant, c'est qu'il y eut, de leur part, un passage à l'acte caractérisé et que, dans ce temps où un Mao vieillissant s'inventait, par pur infantilisme, des ennemis à abattre, eux-mêmes se mettaient à prendre très au sérieux le jeu de rôles dans lequel il les avait entraînés et qu'ils remplaçaient les fusils de bois par de vraies mitraillettes, tirant de vraies balles et faisant de vrais morts. De même, une fois que la Révolution culturelle fut définitivement enclenchée, la grande affaire des Gardes rouges devint des « prises du pouvoir », qu'il s'agissait d'arracher aux sales « révisionnistes » qui l'avait

usurpé, sur le modèle de celle, fondatrice, de 1949, comme Mao les y avait engagés. Là aussi, leurs capacités de « destruction » s'avéra illimitée, l'absurdité de leurs agissements apparaissant au grand jour quand il fallut passer à la « construction » devant préparer des lendemains qui chanteraient vraiment. Ils n'avaient tout simplement pas réfléchi à ce qu'ils allaient faire de ce « pouvoir », hier si terrifiant, qui était tombé si facilement entre leurs mains inexpertes, en sorte que, les solutions utopistes (comme la Commune de Shanghai, au début 1967) une fois écartées par Mao, ils ne firent guère de difficultés pour se rallier à son projet de « Comités révolutionnaires », qui, sous une forme déguisée, n'était clairement qu'une reconduction de l'ancien état des choses. S'il en fut ainsi, c'est, bien entendu, parce que l'important, pour eux, se situait dans un ailleurs aisément discernable. Il se situait dans une révolte contre une Loi abusivement autoritaire, qu'ils justifiaient, à bon droit, par ce fait-là que c'est le Père en personne qui les y avait invités, par exemple, en remettant à l'honneur une exégèse du marxisme-léninisme que, il y a bien longtemps (en 1939), il avait ramassée dans une formule lapidaire : « On a raison de se révolter ! ». C'est ce singulier court-circuitage de la Loi par le Père lui-même qui explique, sans nul doute, la popularité extravagante que la Révolution culturelle devait connaître en Occident. Il explique aussi que les « prises de pouvoir » des Gardes rouges aient pu être calquées, avec une emphase et une solennité grandiloquentes, sur celle dont Mao avait été l'auteur, en 1949. Car ce « pouvoir », c'est au Père qu'ils le prenaient, mais à un Père qui, en les incitant à le faire, était sorti de son rôle. Dès lors, l'immense et ridicule imitatio des Gardes rouges cesse d'apparaître comme un élément folklorique. Elle est, au contraire, absolument cruciale : comme cette révolte contre le Père n'était pas venue d'eux, mais de Lui, elle était l'unique moyen qui leur restait de prouver que, en bonne doctrine confucéenne, ils étaient ses dignes Fils... En même temps, le fait que, à partir de l'été 1967, les cercles concentriques de la contestation aient commencé de se resserrer dangereusement autour de Mao (mises en cause de Zhou Enlai et de proches collaborateurs de Lin Biao, qui nécessitaient l'invention d'un complot « gauchiste » par un soi-disant « Corps du 16 mai ») désigne très clairement l'objet véritable de la révolte des Gardes rouges, un objet qui, pourtant, demeura jusqu'au bout caché à leurs yeux. A cet égard, il faut dire que ceux-ci poussèrent très loin le mimétisme des us d'un régime politique qu'ils ne remettaient absolument pas en question. La problématique dans laquelle ils s'enfermèrent étant celle d'une « révolution » dont les postes de responsabilité auraient été massivement usurpés par des renégats, des transfuges et autres traîtres, c'est-à-dire, par de faux pères. L'accusation avait été lancée par Mao et ils la prirent très au sérieux.

Aussi, conformément à la mission qu'il leur avait confiée, entreprirent-ils, avec l'allant et l'ardeur propres à la jeunesse, de démasquer des « coupables », d'abord parmi leurs professeurs, puis parmi tous les détenteurs d'une parcelle d'autorité qui croisaient leur chemin, en s'attachant à respecter scrupuleusement ce qui tenait alors lieu de procédure judiciaire en Chine. Et il ne faisait pas bon tomber entre leurs pattes... Comme ils avaient pu le voir faire par leurs aînés, les apparatchiks en charge de la sécurité, ils commençaient par déterminer le chef d'« inculpation » de leurs « prévenus ». Pour cela, ils appliquaient les critères élaborés par le Parti, l'« origine sociale », par exemple, mais avec une rigidité dont celui-ci, à l'occasion, savait se dispenser. D'autres critères, inavoués, avaient aussi cours : ainsi, un professeur réputé pour sa sévérité n'avait aucune chance... Puis, comme cela s'était fait des millions de fois depuis le début des années 1950, ils « instruisaient » leurs affaires, en fouillant dans le passé de leurs victimes, pour y découvrir matière à justifier leurs suspicions. Et c'est ainsi qu'une simple photo en compagnie d'un fonctionnaire du KMT - le parti qui a été au pouvoir en Chine de 1927 à 1949 -, un frère, pouvait servir à « prouver » que vous étiez un « espion à la solde de Chiang Kai-shek ». Depuis le début, bien entendu, vous n'étiez pas libre de vos mouvements, car la parodie n'aurait pas été complète si nos magistrats en herbe n'avaient pas mis au point leur propre système de détention, des prisons improvisés sur les lieux de travail et d'études, qui étaient joliment qualifiées « d'étables ». Une fois l'« instruction » close, venait une autre des stations marquant le chemin de croix d'un prisonnier dans le Goulag chinois, celle des « aveux » et de la « confession », qu'ils obtenaient par des procédés, la trique, des privations de nourriture et de soins - comment « le sang et la sueur du peuple travailleur » auraient-ils pu être prodigués à ses « ennemis » ? - et des travaux dégradants, dont les tortionnaires de métier avaient depuis longtemps compris que, pour parvenir au résultat escompté, il n'était pas forcément nécessaire de les mettre en oeuvre avec cruauté... Cette phase était aussi celle où vous deviez fournir une « autocritique » complète, cette pratique disciplinaire interne aux partis communistes qui, en Chine, avait été étendue au commun des mortels : que l'on essaie de se figurer la joie sadique avec laquelle les élèves du professeur de littérature, par exemple, décrétèrent, dix fois, cent fois, qu'il avait rendu une très mauvaise copie et qu'il lui fallait tout recommencer depuis le début. En même temps, vous étiez « lutté » par les « masses », c'est-à-dire que vous deviez comparaître devant vos anciens collègues, vos anciens élèves, vos anciens subordonnés, métamorphosés en une foule hystérique, et, entre deux volées de coups, écouter, des heures durant, énumérer vos « crimes », dans une posture infamante, celle dite de « l'avion » -

corps cassé en deux, mais le dos droit, bras à demi écartés -, les seuls moments de répit étant les genuflexions que vous étiez contraint d'effectuer devant la Sainte Image, l'inévitable portrait de Mao accroché au mur auquel s'adossait l'estrade sur laquelle vous vous trouviez. Il appartient aux historiens de déterminer l'origine exacte de ce sinistre cérémonial. Ce qui est sûr, c'est qu'il réglait, déjà, les « meetings de lutte » contre les « propriétaires fonciers », pendant la Réforme agraire... La volonté de ceux que Mao avaient appelé ses « petits généraux » de se conformer au modèle de l'exercice de l'autorité en Chine populaire est en fait une constante de toutes leurs actions. Ainsi, quand ils étendirent leur Sainte Inquisition aux usines, c'est tout naturellement que les « meetings de lutte » s'enrichirent d'une nouvelle dimension. Il s'agit de la formulation de griefs par des plaignants dénonçant les persécutions que leur avaient fait subir les cadres qui étaient alors mis sur la sellette. Tout un pathos du plus mauvais goût accompagnait le récit de leurs tourments. Le simple fait de les évoquer leur arrachait couramment des sanglots, ce qui, du coup, mettait la larme à l'oeil de l'assistance, des stigmates exhibés sans pudeur du haut de l'estrade ponctuaient leur narration, tandis que, emportés par leur élan, ils se laissaient aller à de claires exagérations, en rajoutaient, puisque c'était la condition pour qu'eux, les obscurs, les sans-grades puissent être entendus et que, de toute façon, cela ne portait pas à conséquence, étant donné que les droits de la défense étaient tout simplement inexistantes. Sous les acclamations d'une foule qui réclamait sa livre de chair et bien davantage, ils étaient en général les premiers à frapper les pauvres loques humaines qu'ils avaient en face d'eux. En réalité, l'archétype auquel, consciemment ou inconsciemment, ils obéissaient était celui du « récit d'amertume » qui, pendant la Réforme agraire, avait permis de ruiner définitivement le prestige et l'autorité des anciens notables locaux, en faisant d'eux des tyrans de pacotille marxiste-léniniste et des « propriétaires fonciers » d'opérette révolutionnaire qui se gorgeaient du sang des « paysans pauvres et moyen-pauvres » [32]. Tout s'y retrouve, depuis les pulsions élémentaires activées dans les foules assemblées, jusqu'aux procédés utilisés pour les libérer. La seule différence, peut-être, c'est que, pendant la Révolution culturelle, les « masses » prouvèrent, sans conteste possible, que, « l'élévation » de leur « niveau de conscience politique » aidant, elles pouvaient parfaitement se passer des maîtres de cérémonie que, quinze ans plus tôt, il avait été nécessaire de dépêcher exprès dans les villages.

L'irruption de la barbarie

La Révolution culturelle a eu des causes, que l'on peut répertorier. Ses étapes principales, ses modalités et son contenu peuvent être expliqués, du moins jusqu'à un certain point. Mais il n'empêche, quand tout a été dit sur ces chapitres-là, il demeure une question lancinante. Pourquoi une étincelle, en l'occurrence les interventions intempestives de Mao dans un cours social et politique qui obéissait à un certain ordre - sinon à un ordre certain -, ont-elles suffi pour allumer le feu de la barbarie sur toute une aire de civilisation, celle de langue chinoise ? Les considérations de haute ou basse philosophie sur la nature humaine mises à part, il n'est pas impossible de proposer quelques pistes de réflexion. Une de celles-ci est le fait que la Chine de 1966 apparaît avoir été singulièrement prédisposée à la barbarie. Elle l'était, en grande partie, en raison d'un régime politique, à prétentions totalitaires, qui avait disqualifié toute idée d'« humanisme » en lui accolant l'épithète immanquable de « bourgeois » et qui faisait reposer sa légitimité sur la « haine de classes » institutionnalisée. Répétons-le, les « classes » en question n'avaient plus aucun rapport avec la notion marxiste de même dénomination. La formule n'en était pas, pour autant, un de ces innombrables clichés encombrant une langue de bois qui en était venue à ne plus rien vouloir dire du tout. Elle était un véritable dispositif signifiant, axé autour du mot haine, qui avait accrédité l'idée monstrueuse que des catégories entières de la population étaient coupables de tous les péchés du monde, non parce qu'elles les auraient effectivement commis, ce qui aurait été, à la rigueur, une perspective marxisante, mais du fait de leur être-même. En d'autres termes, cette « haine de classes », à laquelle les enfants étaient initiés dès leur plus jeune âge, ne visait pas le Mal, eût-il été défini dans une optique communiste, mais des hommes de chair et de sang, que tout un chacun pouvait avoir comme voisins ou collègues et dont le seul crime était d'être mal-nés ou d'avoir appartenu, dans « l'ancienne société », à des groupes sociaux que le parti communiste tenait en suspicion. En soi, ce système, tout à fait inique, n'était qu'une forme, particulièrement cynique, du contrôle social : bien que reposant sur l'existence de véritables parias, il était un mode de régulation sociale comme un autre, qui n'avait de commun avec la barbarie que celle qui avait prévalu lors de son instauration. Le seul problème est que sa reproduction exigeait que la fibre de la haine, peu importe de qui, continuât de vibrer en permanence sur toute l'étendue du territoire national. C'était là le talon d'Achille de ce régime, par ailleurs parfaitement orwellien [33] qui explique qu'un simple dérapage, le fait que son dirigeant suprême, Mao, ait cessé de jouer le jeu de la Loi qu'il avait lui-même instaurée, ait eu pour effet instantané de détraquer complètement son immense machinerie bureaucratique et de plonger la Chine dans l'anarchie la plus totale.

Parce que ce décrochage, qui, en d'autres temps ou en d'autres lieux, aurait été perçu comme franchement grotesque, donna l'occasion, d'abord à la jeunesse scolarisée, puis à l'ensemble de la population, de joindre le geste à ces paroles de haine que l'on avait si bien apprises aux Chinois et que, pour ce qui est des Gardes rouges en tout cas, ils avaient si bien retenues. Mais le plus consternant, peut-être, dans ce déchaînement innommable de sauvagerie, ce fut, comme en d'autres situations historiques au cours du XX^{ème} siècle, la parfaite bonne conscience avec laquelle des millions de tortionnaires bénévoles commirent leurs exactions. Quel que fût celui des multiples bords, tous extrêmement équivoques, sur lequel ils se tenaient, les Gardes rouges étaient sûrs d'avoir le « Président Mao » pour eux, et cette justification plus que ténue leur était suffisante pour soumettre à leurs sévices les « coupables » qu'ils s'étaient inventés sur la base de présomptions très légères, sinon ridicules ou carrément absurdes, alors que ceux-ci n'étaient séparés d'eux ni par la « race », ni par la religion, ni, surtout, par les convictions politiques, car, redisons-le, en 1966, de nécessité, tout le monde en Chine était « communiste ». Et ces jeunes gens, qui avaient une éducation de niveau secondaire ou supérieure et qui avaient grandi dans une société où, malgré tout, le savoir et l'âge, par exemple, continuaient d'être respectés, se montraient capables de vous rouer de coups des vieillards ou de frêles lettrés, qui ne leur avaient rien fait à titre personnel, sans que l'on pût déceler, chez eux, la moindre trace de pitié ou de compassion. Cela, bien sûr, ne veut pas dire que certains n'en éprouvaient pas. Mais le faire était à coup sûr l'indice d'une force de caractère exceptionnelle, que, pour de simples raisons de sécurité individuelle, il valait mieux à tout prix dissimuler... Quant au remords, il vint, pas chez tous, tant s'en faut, mais plus tard, beaucoup plus tard. Enfin, le basculement dans la violence se produisit du jour au lendemain, en gros dans le courant du mois de mai 1966, sans le long processus de maturation qui peut être retracé dans l'Allemagne nazie, par exemple, ce qui est bien la preuve que cette violence existait alors en puissance dans la société chinoise et qu'elle n'attendait qu'une chiquenaude pour exploser au grand jour. Cette bonne conscience, qui provenait de certitudes par avance protégées des objections, explique également que des enfants aient pu publiquement répudier leurs parents incriminés dans des affaires de « complot » ou de « trahison » montées de toutes pièces, comme cela a été trop souvent le cas, en n'hésitant pas à en rajouter par des révélations qui les enfonçaient davantage, dans le but, bien humain, de se dédouaner du soupçon de « complicité » qui planait inévitablement sur eux. Certes, ils obéissaient là à un simple instinct de survie, qui avait très souvent reçu l'aval des intéressés eux-mêmes. Mais combien furent-ils qui se livrèrent à ces abjectes dénonciations,

tout en évitant un autre soupçon, celui d'une intime conviction à laquelle tout les incitait alors ? C'est très probablement le cas des filles de Liu Shaoqi, qui furent contraintes de critiquer leur père. En revanche, on doit accorder le bénéfice du doute aux enfants de Tao Zhu, le « Roi du Sud », comme le surnommèrent les Gardes rouges. Ils se laissèrent un peu trop facilement persuader de dénoncer leur père. Mais le doute n'est pas permis pour ce qui est de Chen Kaige, le réalisateur primé au festival de Cannes de 1993, comme il a eu l'honnêteté de le reconnaître dans une interview parue dans un hebdomadaire français [34] : « Mon père, je l'ai attaqué, dénoncé comme contre-révolutionnaire. Publiquement ». En même temps, il résumait en quelques mots, sans apparat, le fonds de la tragédie des Gardes rouges, une tragédie qui a pris pour lui, comme pour tant d'autres, la forme d'un drame familial et qui allait, en définitive, façonner son existence, car son père était lui-même réalisateur : « Quand les Gardes rouges ont fait leur apparition, j'ai cherché à les rejoindre. Moi, je voulais faire partie du groupe, ne plus être un adolescent solitaire. J'avais peur. Les Gardes rouges ne voulaient pas de moi, car mon père avait fait partie du Guomindang. J'étais le fils d'un ennemi. J'ai appris le « Petit livre rouge » par coeur, comme tout le monde, j'ai participé aux manifestations. Finalement, j'ai été accepté. Puis les Gardes rouges ont fait irruption chez nous et ont contraint ma mère, malade, à rester debout dans un coin pendant quatre heures. Quand on lui a offert une chaise, elle l'a refusée. Je ne l'ai pas défendue, je m'en suis voulu. J'étais déchiré, comment pouvais-je manifester de l'amour à mes parents et, en même temps, être au service du peuple ? En tant que réalisateur, maintenant, j'ai une responsabilité : je dois dire ce que j'ai fait, comment j'ai dénoncé mon père... J'en souffre, et cette souffrance se retrouve dans Adieu ma concubine. Quant aux mobiles d'un engagement qui a été longtemps porté aux nues en Occident, Chen Kaige ne fait pas mystère de ce que, pour ce qui le concerne, ils étaient des plus futiles et des plus vils : « J'ai battu des gens. Je pensais que c'était drôle. J'avais 15 ans. Je me suis senti coupable, mais content en même temps. J'avais une impression de force. » Voici un autre témoignage, parmi cent tout aussi révélateurs des enjeux véritables de la Révolution culturelle : « J'ai enfilé le brassard rouge et, dans l'usine, je me suis mis à hurler les slogans, le poing levé. Je jouais au démagogue et je mettais en valeur mes compétences : chacun de mes coups de pied à un individu engagé sur la voie capitaliste laissait une marque violette, chacune de mes claques, cinq traces rouges. Puis on est allé débusquer mon père. Il n'avait que des problèmes historiques insignifiants, mais cela ne m'a pas empêché de gueuler qu'il était un contre-révolutionnaire coupable de fautes irrémissibles. Comme si cela ne suffisait pas, je me ruai

comme une flèche, en prenant des airs, je levai la main sur lui et lui flanquai une gifle. Elle était si forte que le vieil homme en eut le visage en sang. Je montrai alors que j'étais d'une trempe peu commune, car, ayant frappé mon propre père, j'arrivai encore brailler, des larmes dans la voix : "Rebelles révolutionnaires, mes compagnons d'armes, ce salaud contre-révolutionnaire de Feng Guangming, c'est pas mon père. Je coupe les ponts avec lui. Je me démarque complètement de lui et, dorénavant, je change mon nom en celui de Mao Tiebing. Contre forêts d'épées et mers de feu, je serai un garde de fer de la ligne révolutionnaire. Dussé-je être réduit en morceaux et endurer mille morts, je ne flancherai pas » [35]. Des enfants se faisant les censeurs de leurs parents, pour le compte d'un Etat-Parti omnipotent et omniprésent, c'est là, après tout, une abomination dont on sait, depuis les nazis, qu'elle est tout à fait dans l'ordre des possibles. Mais la Révolution culturelle a fait mieux. Elle a montré qu'une idéologie ayant pignon sur rue et qui, en son temps, était universellement respectée, y compris par les esprits les plus vigilants (Jean-Paul Sartre...), pouvait déboucher directement sur le cannibalisme, sans qu'il y ait eu, pour autant, reversion à l'époque de ce lointain paléolithique où il est censé avoir été monnaie courante. Et le plus grave, peut-être, c'est que nous n'en avons rien su... La chose paraît incroyable. Le moindre scandale du monde n'était-il pas, déjà à l'époque, retransmis en mondiovision, accompagné des protestations bien-pensantes des intellectuels « engagés » ? L'ensemble de l'intelligentsia occidentale n'a-t-elle pas baillé d'admiration, pendant toutes les années 1970, devant les réalisations de la Révolution culturelle, chacun y trouvant ce qu'il cherchait, les rêveurs, la lune, les féministes, une contrée où « la seconde moitié du Ciel » occupait la place qui lui revenait sur Terre et Roland Barthes, un « empire des signes », où l'écriture transitait par le corps, tel quel [36] ? Pourtant, les faits sont là, incontournables : en juin et juillet 1968, en Chine, des élèves ont mangé les corps de leurs professeurs, sans aucune nuance métaphorique ou symbolique. Et cela ne se passait pas en Amazonie, ni au fin fond de l'Afrique, lieux qui - allez savoir pourquoi ? - demeurent, dans notre imaginaire, comme l'épitomé de la sauvagerie, mais dans un pays de haute et vieille civilisation, qui a toujours tenu le savoir en grande estime. La preuve irréfutable en a été apportée en 1992, et elle a été dûment répercutée par nos médias [37]. Pourtant, jusqu'à plus ample informé, cela n'a pas empêché les ex-soixante-huitards qui avaient applaudi à la Révolution culturelle de continuer de dormir du sommeil du juste. Cette révélation, qui se situait dans le droit fil de ce qui était alors la vérité établie à propos de celle-ci, en n'ajoutant qu'une atrocité supplémentaire à la liste, déjà longue, de celles qui avaient été répertoriées, c'est à Zheng Yi, un écrivain né en 1947, que nous la

devons. Ayant été lui-même Garde rouge, comme Chen Kaige, il avait décidé de faire toute la lumière sur les cas d'anthropophagie qui, selon une rumeur persistante en Chine-même, se seraient produits, pendant la Révolution culturelle, dans la province du Guangxi. Muni des autorisations nécessaires, obtenues à la faveur d'une brève phase de détente du régime, il s'y est donc rendu, en 1986 et 1988. Il y a recueilli des témoignages et il a pu consulter les rapports d'enquête, secrets, rédigés par les commissions spécialisées mises sur pieds par le Parti, au début des années 1980, afin de « régler les problèmes en suspens légués par la Révolution culturelle ». Le résultat de ses investigations, un lourd manuscrit de 600 pages, est accablant. La frénésie anthropophage a commencé au lycée du chef lieu de district de Wuxuan, un établissement pourtant réputé dans la province. Elle allait très vite s'étendre à la proche campagne, puis aux districts avoisinants. La première victime fut Wu Shufang, un professeur de géographie et de dessin. Le 18 juin 1968 au soir, elle était battue à mort à l'issue d'une « séance de lutte ». Ces assassinats collectifs faisaient partie d'une sorte de banalité de la Révolution culturelle. Mais, cette fois, un degré supplémentaire était franchi dans l'horreur : le proviseur et trois professeurs, tous membres d'une soi-disant « clique noire », étaient requis, par des élèves en armes, de procéder au dépeçage du cadavre. Voici ce que le proviseur a déclaré à Zheng Yi [38] : « Fu Bingkun, élève de 2ème année du second cycle [39] jeta un couteau de cuisine à côté du corps en disant : "Espions, coupez dans la chair ! Mangeons-en cette nuit ! N'abîmez pas l'intestin en découpant ! Si vous le faites, je vous précipite avec dans le fleuve ! Je veux seulement le coeur et le foie." Nous les quatre membres de la « clique noire », nous nous agenouillâmes sur le sol et quelqu'un me fourra d'abord le couteau dans la main. Je tenais le couteau. Ma main n'arrêtait pas de trembler. Il n'y avait rien à faire : je n'arrivais pas à passer à l'action, je ne pouvais pas commencer à trancher. Tout en m'insultant, les élèves donnèrent le couteau à Tan Chineng [40]. A la lumière d'une lampe de poche, celui-ci se mit à l'oeuvre, en serrant les dents. S'il ne s'était pas exécuté, les élèves nous auraient sans doute vraiment liquidés, nous aussi ! Ils avaient l'air prêts à en découdre. Après le coeur et le foie, ce fut le tour de la chair des cuisses d'être découpée. Certains en remplissaient des sacs en plastique, d'autres repartaient, des morceaux de viande dégoulinante de sang accrochés aux longs canons de leurs fusils. Puis vint l'étape de la cuisson, qui se prolongea très tard dans la nuit. Elle eut lieu dans les marmites des cuisines de l'école, permettant ainsi à 70 à 80 élèves de se repaître de la chair de leur professeur, mais aussi, sur des barbecues improvisés, dans les dortoirs, dans la cour et sous les auvents devant les salles de classe. Deux jours plus tard, le 21 juin, c'était un élève du même

lycée, Zhang Fuchen, qui était dévoré, cette fois, par des villageois, à l'occasion, là aussi, d'une de ces terrifiantes « séances de lutte » : La séance avait débuté depuis peu, lorsqu'un enfant de douze ans assomma Zhang à coups de bâton. Puis, cet enfant, Huang Peigang, transperça la poitrine de Zhang avec un poignard de quelque dix-sept centimètres de long. Zhang se débattait désespérément, en se contorsionnant. Huang Peigang prit alors une pierre qui se trouvait à côté et en écrasa la tempe de Zhang, puis le transperça encore de plusieurs coups de couteau, fit une entaille dans la poitrine jusqu'au nombril et extirpa le cœur et le foie. Ce fut ensuite au tour de Liu Shuiyang de couper les parties sexuelles, et tous les autres se ruèrent jusqu'à ce que la totalité de la chair eût été enlevée. » Le 26 juin, dans l'ensemble du district - une circonscription administrative comparable à nos départements -, on dénombrait déjà plus de 120 cas de meurtres suivis par ces festins de Thyeste d'un genre un peu nouveau. Mais l'épidémie de cannibalisme allait continuer de s'étendre. Voici par exemple un autre récit d'anthropophagie ayant pour cadre, à nouveau, l'enceinte d'un lycée, le lycée de Tongling, un district jouxtant celui de Wuxuan : « le 1er juillet 1968, à huit heures du soir, dans la salle de classe 10 C de l'école de Tongling, le proviseur adjoint, Huan Jiaping, subit une séance de lutte. Le responsable adjoint du groupe chargé de la préparation du Comité révolutionnaire à l'école, Xie Dong, présida la réunion et prononça un discours. Au bout d'une heure environ, il déclara la séance levée. Tan Tingduo, un élève, et trois autres personnes escortèrent le proviseur adjoint dehors, bâtons en mains. Quand ils arrivèrent devant la porte de la cabine téléphonique, Tan Tingduo hurla l'ordre : "Cognez !" et, joignant le geste à la parole, il frappa Huang de son gourdin. Les autres se précipitèrent spontanément sur le proviseur adjoint qu'ils firent mourir sous l'avalanche de leurs coups de bâton (...) Le lendemain matin, à huit heures, son cadavre fut transporté jusque sous un arbre, à côté du terrain de sport. On récita des citations du Président Mao, puis la foule se dispersa, laissant le corps exposé au public. Bientôt, un vent de folie cannibale se mit à souffler dans toute l'école. Qui trancha le premier dans la chair ? Les réponses divergent. La plupart des témoignages accusent Tan Liufang, une élève Garde rouge qui avait entretenu une relation amoureuse avec le fils aîné Huang. Pour bien montrer qu'elle se démarquait nettement de la famille Huang, elle aurait été la première à prendre un couteau et à entailler la chair ». Le dégoût une fois surmonté, un parallèle s'impose presque naturellement à l'esprit, même le moins averti : Ces macabres communions, qui mettent en relief un phénomène de complicité collective qui est caractéristique de la Révolution culturelle, sont comme des mises en scène inversées d'une imagerie

« révolutionnaire » qui avait réduit l'exploitation « capitaliste » et le rançonnement « féodal » à un vampirisme et à un cannibalisme métaphoriques. Selon l'image la plus répandue, « bourgeois » comme « propriétaires fonciers » étaient réputés lamper le sang et dévorer la chair du « peuple travailleur »... En outre, dans les trois cas d'anthropophagie que nous avons longuement cités, la consommation de chair humaine apparaît directement liée à la violence qui se donnait libre cours pendant une « séance de lutte ». Cette violence était légitimée, car c'est au nom de la « Révolution » que les enfants-bourreaux battaient et tuaient les victimes qu'ils s'étaient désignés, après les avoir dûment diabolisées. Et on dirait que, dans la province du Guangxi en tout cas, à ce stade de la Révolution culturelle (nous sommes en juin-juillet 1968, deux ans après son déclenchement), leur mort, invariablement atroce, n'arrivait plus à assouvir la fureur déchaînée des Gardes rouges et que, en conséquence, ils ont éprouvé le besoin d'une nouvelle conclusion paroxystique, qu'ils ont trouvée dans l'ingestion de leurs cadavres. A cet égard, le troisième cas est le plus intéressant, parce que l'ingurgitation du proviseur adjoint a lieu une nuit après sa mort, donc après un laps de temps suffisant pour que la fièvre meurtrière soit retombée. Aussi tout se passe-t-il comme si, en mourant prématurément, le malheureux proviseur adjoint avait privé les Gardes rouges de la ration de violence qui leur était due, sur sa personne, en raison du statut - en l'occurrence, celui de « traître » - qui lui avait été décerné. De fait, malgré son laconisme, le récit de Zheng Yi laisse percer une sorte de désarroi, de flottement, dans leurs rangs : le lendemain du meurtre, le cadavre est traîné en un lieu qui lui assure un maximum de visibilité (sous un arbre, près du terrain de sport), la foule récite le « Petit livre rouge », puis se disperse. Mais les Gardes rouges finissent par trouver une issue à leur infâme dilemme, et ils se rattrapent, en soumettant les chairs mortes du proviseur adjoint aux plus abjects des sévices, après que l'un d'entre eux ait eu l'audace de commencer à les entailler. Par ailleurs, la prière matinale récitée autour du cadavre semble avoir joué le rôle de point de bascule. Superficiellement, elle était un banal Te Deum, comme il s'en chantait alors partout en Chine. Mais elle recèle, très clairement, deux autres significations. La première de ces significations est d'absolution : le proviseur adjoint est mort parce qu'il était un « traître ». Et l'on peut gager, sans qu'il soit nécessaire d'être grand clerc, que la récitation incluait cette citation, célèbre entre toutes et qui, au cours des « séances de lutte », préludaient invariablement aux passages à tabac : « La Révolution n'est pas un dîner de gala. Elle n'est pas comme si l'on écrivait un essai littéraire ou que l'on peignait un tableau ou que l'on brodait une fleur, etc. ». La seconde des significations que l'on peut déceler dans cette prière collective découle

de la première : les Gardes rouges y puisèrent la force morale de poursuivre, sur un cadavre, les violences qui avaient été inopinément interrompues la veille. Le catalogue des atrocités de la Révolution culturelle reste, pour l'essentiel, à dresser. En voici deux autres exemples. En août 1966, les Gardes rouges « nettoient » le district de Daxing, qui est situé sur le territoire de la municipalité de Pékin, au sud de celle-ci, de ses « propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires, mauvais éléments et droitiers », ainsi que de leurs enfants. Le résultat, un massacre, commis de sang froid, où 325 personnes trouvèrent la mort. En août 1967, dans les villages du district de Daoxian, province du Hunan, à la suite d'une rumeur selon laquelle les « catégories noires » étaient sur le point de « se rebeller », ce sont 10.000 personnes qui sont massacrées par des « Cours suprêmes des paysans pauvres et moyen-pauvres » auto-proclamés - ce qui, incidemment, est la preuve que la jeunesse n'eut pas le monopole de la violence. Voici un extrait du rapport d'enquête : « En août 1967, dans les campagnes de Daoxian, s'est produit un massacre d'une sauvagerie inouïe. Le nombre des victimes dépasse les 10.000. Les plus âgées avaient 80 ans, les plus jeunes, quelques mois seulement. En dehors des quatre catégories et de leurs enfants, ont également été tués des membres du Parti communiste, des membres de la Ligue de jeunesse communiste, des paysans pauvres et moyen-pauvres, des cadres de l'Etat, des soldats démobilisés. Voici les façons de tuer mises en oeuvre : dépeçage au couteau ; coups assésés avec l'arrière d'une hache ; brûlure au fer rouge ; ensevelissement vivant ; noyade ; coups de poignard ou de baïonnette ; déchirement du corps avec un coutelas émoussé ; coups de houe ; étranglement à la corde ; lapidation ; mort par explosifs de groupes de dix personnes attachées ensemble ; mort par asphyxie de groupes de plusieurs dizaines de personnes précipitées dans des réserves à patates douces qui étaient ensuite enfumées. On a également recouru à la décapitation, à l'énucléation, à l'ablation des oreilles et du nez, à l'éviscération, à l'amputation des seins, des doigts et des membres » [41]. Il va sans dire, ces horreurs ont causé de très graves traumatismes dans la population chinoise. D'autant plus que la plupart des innombrables vocations de tortionnaires que la Révolution culturelle a permis de révéler n'ont jamais fait l'objet de condamnations pénales et que beaucoup de ces derniers continuent d'occuper des postes de responsabilité, parce que, après la mort de Mao Tsé-toung et la mascarade du procès de la « Bande des Quatre » (à la fin de 1980), les oligarques de Pékin préférèrent passer l'éponge, sous le prétexte spécieux qu'il ne fallait pas trop remuer le passé. Là se trouve, sans doute, une des sources de l'in vraisemblable Mao-mania des années 1990. Pourtant, malgré l'apparent paradoxe, la Révolution culturelle

n'a pas eu que des effets négatifs. Bien davantage que les évidents errements du PCC, elle a contribué à jeter le discrédit sur un régime dont le capital de sympathie, en 1966, demeurait très largement intact, surtout parmi la jeunesse : après que les derniers feux et contre-feux de la Révolution culturelle se seront éteints, celui-ci rétablira sans trop de peine sa domination sur les corps, mais les âmes, désormais, lui échapperont. Quant aux anciens Gardes rouges, ils furent relégués dans les campagnes, auprès de ces « masses » qu'ils avaient tant idéalisées et ils purent y méditer à loisir sur ce qui leur était arrivé. Ayant vécu l'écroulement de tous les mythes, ils durent s'acclimater au désenchantement et à la distance critique qui, de nécessité, s'introduisit entre eux et le monde. Revenus de tout, ils ne sont pas étrangers, assurément, à une évolution qui a permis à la Chine des années 1990 de s'adapter, avec une surprenante facilité et sans bouleversement politique majeur, à la morale de l'argent et des intérêts. Plus important, peut-être, leur expérience nous a valu un Chen Kaige, qui, après plusieurs années passées à ruminer le drame familial que lui avait valu la Révolution culturelle tout en plantant des hévéas dans la lointaine province du Yun'nan, se décidait, en 1977, à marcher sur les traces de son père, en devenant lui-même cinéaste. Comme il l'a déclaré dans l'interview déjà citée : « Mon père m'a pardonné. Je l'ai attaqué, dénoncé comme contre-révolutionnaire. Publiquement. Et pourtant, quand je suis parti dans le Yun'nan, je l'ai vu pleurer sur le quai de la gare. C'est une image que je n'oublierai jamais. C'est là que j'ai découvert que je l'aimais... ».

[1] Les campagnes connurent aussi des violences, mais elles furent beaucoup plus sporadiques et, dans l'ensemble, limitées aux communes populaires de la périphérie des villes.

[2] A ce propos, nous ne pouvons que renvoyer à l'étude très éclairante de Mak Gong, "Les causes sociales de l'essor du mouvement rebelle", Centre de Recherches et de Documentation sur la Chine Contemporaine, Notes de recherche et documents n° 9, octobre 1994.

[3] Le plus célèbre de ces groupes est le Shengwulian, de la province du Hunan, à cause de son manifeste, Où va la Chine ?, traduit in Révolution culturelle dans la Chine populaire, 10\18 1974.

[4] Le plus célèbre d'entre eux est, bien sûr, Wei Jingsheng, condamné, le 16 octobre 1979, à 15 ans de réclusion criminelle et libéré le 14 septembre 1993, pour être à nouveau emprisonné dès le

printemps 1994. Voir Victor Sidane & Wojtek Zafanolli, Procès politiques à Pékin, Maspéro, Paris, 1981.

[5] Ainsi, selon une étude conduite dans le Guangdong, 82 % de la faction « conservatrice » de cette province pouvaient se targuer d'avoir une « bonne origine sociale », parce qu'appartenant à l'une ou l'autre des « Cinq catégories rouges », alors que, chez les « rebelles », cette proportion n'était que de 26 %, 62,5 % d'entre eux ayant une « origine de classe » intermédiaire, le reste, soit 11,5 %, ayant, carrément, une « mauvaise » extraction sociale, voir A. Chan, J. Unger, S. Rosen, "Students and Class Warfare : The Social Roots of the Red Guards Conflict in Guangzhou (Canton)", China Quarterly, septembre 1980, pp. 397-448.

[6] Voir Renmin Ribao (Quotidien du peuple), 1er juin 1966.

[7] Il existe un autre commentaire de Mao sur ce dazibao, qui venait en réponse à une question de Kang Sheng : "Le dazibao de Nie Yuanzi, le 25 mai, est la proclamation de la Commune de Pékin des années soixante du 20ème siècle, en Chine. Sa portée dépasse celle de la Commune de Paris". Voir, par exemple, Dongxiang, n° 112, décembre 1994, p. 71. On l'imagine, cet étrange propos n'allait pas manqué de nourrir les illusions des Gardes rouges.

[8] On trouvera dans Jacques Guillermez, Le Parti communiste chinois au pouvoir, t. 2, Payot, 1979, un récit de la Révolution culturelle qui fait autorité et où ce point est plus amplement développé. Sur un plan plus général, les différents faits évoqués dans cette étude qui ne font pas l'objet d'un renvoi explicite s'appuient sur cet ouvrage fondamental.

[9] En mars 1983, pour avoir accepté de se prêter à cette comédie, Mme Nie a été condamnée à 17 ans de réclusion criminelle, voir Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, la Chine, L. Bianco & Y. Chevrier (dir.), les Editions ouvrières et PFNSP, 1985.

[10] Voir, par exemple, Hua Linshan, Les années rouges, Paris, Seuil, 1987. Les "groupes de travail" devaient s'efforcer de calmer les esprits et permettre un retour progressif à l'ordre. Mais l'attitude excessivement autoritaire qu'ils adoptèrent (les Gardes rouges dirent qu'ils instaurèrent une atmosphère de terreur) eut l'effet rigoureusement inverse, en envenimant une situation extrêmement volatile. L'hypothèse qui est couramment avancée pour expliquer cette

incroyable maladresse (voir, par exemple, Dongxiang, n° 106, juin 1994, p. 80), c'est qu'en fait, les "groupes de travail" auraient été entièrement "noyautés" par des agents de Xie Fuzhi, le ministre en titre de la Sécurité publique, et de Kang Sheng, le patron occulte de celle-ci, tous deux des hommes de Mao, qui se seraient délibérément montrés intransigeants, afin de jeter de l'huile sur le feu. Elle est bien sûr invérifiable. Mais un tel machiavélisme serait tout à fait dans le ton de la Révolution culturelle.

[11] Mao Tse-tung Unrehearsed, Stuart Schram (éd.), Penguin Books, Harmondsworth, 1974, p. 256.

[12] J. Guillermaz, op. cit., note 8, p. 469.

[13] Voir Li Zhisui, La vie privée du Président Mao, Plon, 1994, pp. 482-483.

[14] Leur berceau véritable est le lycée annexe de l'Université Qinghua, où leur naissance fut très probablement supervisée par Mme Mao en personne, en tout cas, par quelque personnalité de son entourage immédiat. Le 1er août, Mao adressait à ces premiers Gardes rouges une lettre dans laquelle il les félicitait de leur initiative et cautionnait la mise au goût du jour d'un slogan qu'il avait lancé en 1939 : "On a raison de se révolter !". Le texte de cette lettre se trouve in Mao Tse-tung Unrehearsed, op. cit., pp. 260-261.

[15] Dès le début des années 1950, il avait été décidé, une bonne fois pour toutes, que la proportion de ces éléments « politiquement arriérés » devait représenter 5 % des effectifs.

[16] La différence, cependant, c'est que, en pénétrant dans les usines, les lycéens et les étudiants chinois obéissaient à une "directive" édictée le 16 novembre 1966, par la fraction maoïste de l'oligarchie... Sur le contenu de cette "directive", voir l'éditorial du Quotidien du peuple, le 26 décembre 1966 (le jour de l'anniversaire de Mao).

[17] Il y eut cependant des exceptions. La plus notable, peut-être, est Yu Luohe, qui est né en 1942. Dans Chushen lun (Sur les origines de classes), un ouvrage qui est paru en février 1967, dans le Journal de la Révolution culturelle lycéenne, il s'attachait à montrer, justement, qu'il était absurde, d'un point de vue marxiste-léniniste, de ne pas accorder les mêmes droits aux personnes de "mauvaise" extraction sociale. Immédiatement placé sous surveillance par la sécurité, Yu était arrêté,

le 5 janvier 1968. Il a été fusillé le 5 mars 1970, voir Dong xi fenq, Vent d'Est, vent d'Ouest, n° 22, 10 octobre 1980.

[18] Voir Dictionnaire biographique, op. cit., pp. 303-305.

[19] De fait, tous les témoignages d'anciens Gardes rouges concordent sur un point : quand ces derniers essayèrent d'aller missionnariser les paysans, ils tombèrent de très haut en découvrant les réalités du monde rural.

[20] Mao Zedong sixiang wansui !, (Vive la pensée Maozedong !), sans éditeur, 1969, p. 460.

[21] Voir Quotidien du peuple, 7 juin 1966.

[22] En janvier 1961, au sortir des terribles famines du grand bon en avant, Mao avait été brocardé, bien que de façon très indirecte et bien inoffensive, dans cette pièce à caractère historique, dont l'auteur était Wu Han, vice-maire de Pékin et intellectuel de grand renom.

[23] Voir Hua Linshan, op. cit., p. 46.

[24] Ce qui n'empêchera pas Mao, dans le temps-même où cela s'accomplissait, dans un ultime bain de sang, de lancer, en juillet 1968, cette autre "directive", qui prouve bien que, pour lui en tout cas, il n'y avait pas de solution de continuité entre les différents personnages qu'il avait assumés pendant la Révolution culturelle : "Ne faisons plus passer d'examens. Ca sert à quoi les examens ? Autant ne pas en avoir du tout ! Abolissons complètement les examens, soyons intraitables sur ce point. Est-ce que Marx, Engels, Lénine et Staline ont dû en passer, eux, des examens ? Est-ce que le camarade Lin Biao ou bien moi-même avons dû en passer ?" (Mao Zedong Sixiang wansui !, op.cit., p. 714). En conséquence, il n'y eut plus d'examens sur toute l'étendue du territoire chinois jusqu'en 1978.

[25] Nous n'exagérons rien. Voici en effet ce qu'il déclara à sa nièce, Wang Hairong, elle-même étudiante, en juin 1964, dans un entretien qui fut dûment répercuté dans la presse des Gardes rouges : "Il faut permettre aux étudiants de lire des romans pendant les cours, il faut leur permettre de roupiller pendant ceux-ci. Nous devons veiller à leur santé" (Mao Zidong sixiang wansui !, op. cit., p. 527).

[26] La chronique était tenue par trois écrivains, Deng Tuo, Liao Mosha, Wu Han, Hai Rui, d'où son titre.

[27] Voir Classified Chinese Documents : a Selection, Institute of International Relations, Taipeh, 1978, pp. 225-229.

[28] Le choix de cette université se justifiait par le fait que, en juin-juillet 1966, Wang Guangmei avait dirigé le "groupe de travail" qui y avait été envoyé, il fallait donc qu'elle réponde de ses actions devant les "masses révolutionnaires" qu'elle avait alors "opprimées".

[29] Pour ce récit, voir Yan Shanke, "Shenxun "yuanshou furen" Wang Guangmei jishi" (La vérité sur les interrogatoires de la "First Lady" Wang Guangmei), Dongxiang, n° 106, juin 1994, pp. 77-81 ; n° 107, juillet 1994, pp. 70-72. On trouvera les minutes du premier des interrogatoires de Wang Guangmei in Révolution culturelle dans la Chine populaire, 10/18, 1974, pp. 255-260.

[30] Liu Shaoqi a dû présenter une première "auto-critique" le 23 octobre 1966. Il a fait ensuite l'objet de séances de "lutte" à l'intérieur de Zhongnanhai, à deux pas du pavillon occupé par Mao. Transféré à une date indéterminée dans une prison de Kaifeng, il devait y mourir, le 12 novembre 1969, des suites des mauvais traitements qu'il avait subis.

[31] Voir Quotidien du peuple, 9 octobre 1967.

[32] La place occupée par ces "récits d'amertume" dans l'imaginaire "socialiste" de la RPC est bien montrée par le fait que, dans les années 1970, ils constituaient encore un morceau de bravoure inévitable du "voyage dans un bocal", selon la caractérisation de Lucien Bianco, qu'était la visite des "hôtes étrangers" en Chine et du non moins inévitable livre que ceux-ci faisaient paraître à leur retour.

[33] Souvenons-nous que 1984 date aussi de 1949.

[34] Le Nouvel Observateur, n° 1511, 21-27 octobre 1993, pp.126-127

[35] Dongxiang, n° 109, septembre 1994, p. 78. En Chine, jusqu'aux années 1980, on avait des "problèmes historiques"-et donc un dossier à la sécurité- quand, dans "l'ancienne société", on avait été, par exemple, soldat dans les armées nationalistes, que l'on avait appartenu à une organisation non-affiliée au PCC ou que l'on avait, un jour, crié un mot d'ordre favorable à Chiang Kai-shek. Dans sa répudiation, notre Garde rouge change de Nom du Père : il renonce au

patronyme de Feng pour celui de Mao... En outre, l'ensemble nom-prénom pour lequel il opte signifie "Soldat de fer de Mao".

[36] Sur le maoïsme comme discours dominant dans les démocraties occidentales dans les années 1970, on pourra lire l'extraordinaire bêtisier réalisé par Yves Viltard, "Les paradigmes à l'air du temps : quand le discours des sciences sociales sur l'exception chinoise légitimait la révolution", Notes de recherche et documents, CRDCC, n° 10, novembre 1994.

[37] Voir, par exemple, Esprit, juillet 1994.

[38] Cette citation, comme les suivantes, provient des extraits de Hongse Jinianbei (Stèles rouges), l'ouvrage de Zheng Yi, traduit par Annie Au-Yeung et Françoise Lemoine-Minaudier, in Perspectives chinoises, n° 11-12, janvier-février 1993, pp. 72-83. L'époque tardive où furent commis ces méfaits, juin et juillet 1968, désigne a priori leurs auteurs comme ayant été des Gardes rouges "conservateurs", c'est-à-dire, des groupes bénéficiant de l'appui des autorités en place avant la Révolution culturelle. Mais, dans l'absurde surenchère entre eux et les "rebelles", ceux-ci inscrivent à leur actif des atrocités qui ne sont pas inférieures aux leurs.

[39] L'équivalent de notre première.

[40] Professeur de mathématiques.

[41] Voir Jia Yueyun, "Hongse da tusha shilu" (Chronique véridique d'un massacre rouge), Dongxiang, n° 105, mai 1994, pp. 74-77 et n° 107, juillet 1994, pp. 73-77. L'extrait que nous avons traduit se trouve à la page 74 de Dongxiang n° 105.